No. 31 — 15 Mill. LE CAIRE, LE 20 AVRIL 1930

Images

Hebdomadaire égyptien paraissant le Dimanche



DE-CI DE-LA

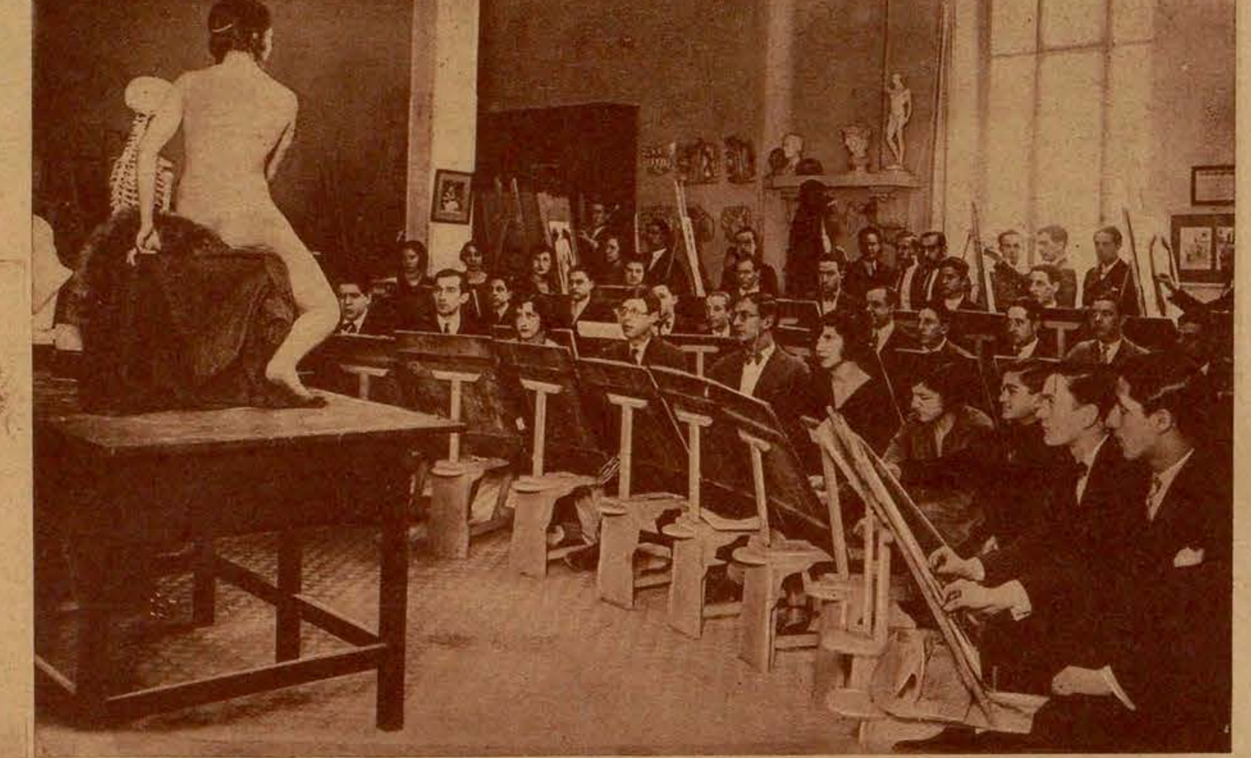


DE THÉATRE A GARAGE.

Un des grands théâtres de Vienne va, sous peu, être transformé en un garage des plus modernes s'étendant sur une superficie de 2.400 mètres carrés et comprenant 7 étages de hauteur. Voici, à gauche, l'entrée de l'ancien théâtre.

MAURICE CHEVALIER FONDE UN DISPENSAIRE.

Notre photo donne une vue générale dispensaire Maurice Chevalier à Paris, que le jeune artiste fonda récemment.



À L'ÉCOLE DES BEAUX - ARTS DE MADRID.

L'œil attentif, la main sûre tenant le fusain, les élèves de l'Ecole des Beaux Arts de Madrid dessinent le modèle qui pose devant eux sur une estrade.



CAPRICE DE MILLIONNAIRE.

Henry Ford, le millionnaire américain bien connu pour son amour pour les choses anciennes a voulu acquérir récemment un vieux moulin (représenté dans notre photo) appartenant à la ville de Cleveland. Mais, et c'est bien la première fois que la chose lui arrive, il se vit refuser cet achat.

INAUGURATION DE LA LIGNE TÉLÉPHONIQUE FRANCE-BRÉSIL

M. André Mallarmé, ministre des P. T. T., a inauguré récemment le service radiotéléphonique France-Brésil. Notre photo montre M. de Souza-Dantos, ministre du Brésil, téléphonant ; debout, M. Mallarmé.

← CAGES DÉSERTES.

A la suite de l'épidémie de psyttacose, le gouvernement français a défendu jusqu'à nouvel ordre la vente des perroquets. Un marchand parisien d'oiseaux de luxe a mis, comme on le voit sur notre cliché de gauche, une pancarte sur une cage vide avisant sa clientèle de la chose.



UN CHATEAU DE REPOS.

Le duc de Richelieu, descendant du fondateur de l'Académie française vient d'offrir le château Richelieu à la Sorbonne pour lieu de repos des savants français et étrangers.

LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES FRANÇAIS D'EGYPTE, OFFICIELLEMENT CONTROLÉ

No. 31
Le 20 Avril 1930

ABONNEMENTS
Par an
Egypte & Soudan . . . 65 P.T.
Etranger . . . . 100 „

Adresse :
"IMAGES"
Poste Kasr-el-Doubara — CAIRE

Images

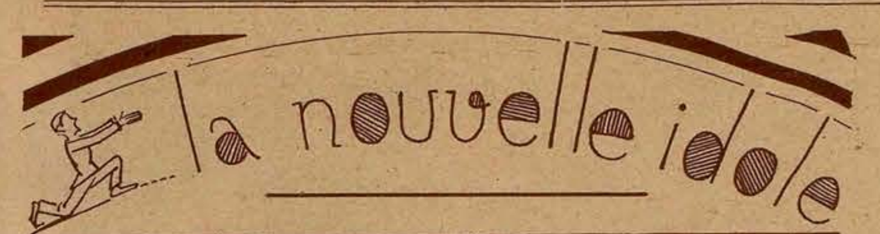
Hebdomadaire égyptien paraissant le Dimanche

Publié par
LA MAISON D'EDITION "AL-HILAL"
(Emile et Choucri Zaidan)

Le No : 15 Mill.

RÉDACTION
ADMINISTRATION
& PUBLICITÉ :
Immeuble AL-HILAL
Rue Amir Kadadar
(En face le No. 4 de la Rue Koubri Kasr-el-Nil)

Téléphones : 78 et 1667 Bustan



*Si François de Curel était vivant, il écrirait de nouveau sa pièce de " **La Nouvelle Idole** " car la science, dont il avait fait la déesse des temps modernes, à qui l'on sacrifie tout, qu'on entoure d'un culte fanatique, la science vient de se détrôner elle-même pour instaurer une nouvelle religion, dresser sur le piédestal une seconde Idole. Et si un Mahmoud Moukhtar veut évoquer dans le marbre, en une symbolique statue, cette Idole, il en ferait une grosse femme, aux chairs flasques, au visage épaissi et sans expression, incapable du moindre réflexe et il écrirait au dessous " **La Paresse** "*

Car c'est elle que nous divinisons grâce aux inventions scientifiques; nous mettons toute notre intelligence, tout notre talent dans des recherches coûteuses et qui prennent un temps infini pour réduire l'effort à sa plus minime expression.

Ne vient-on pas de nous câbler d'Amérique que le jeune savant Young vient de découvrir un procédé pour qu'on puisse lire son journal, sans avoir besoin de l'acheter. Tranquillement assis dans son fauteuil, on n'aura qu'à presser un bouton pour qu'aussitôt, sur une double plaque, se reflètent les pages du journal, édité à Paris ou à New-York. Cette invention complète tant d'autres du même genre, ayant pour but de nous épargner toute fatigue. Ne croirait-on pas que pour nous le bonheur signifie rigidité et que nous tendons vers cet Idéal, afin qu'un jour, couché dans notre lit du matin au soir, nous puissions en pressant sur une série de boutons, faire venir à nous tous les éléments principaux de la vie.

Aujourd'hui, que l'un de nous veuille user complètement toutes les découvertes scientifiques et il aura en partie réalisé cet idéal. Veut-il sortir de chez lui, aucun effort pour descendre les escaliers mais un ascenseur le dépose. Un taxi l'attend qui le conduit, là où il veut aller, sans qu'il doive marcher. Par téléphone, il règle toutes ses affaires, cause avec tous ses amis, flirte et murmure des déclarations d'amour. Veut-il de la musique, le radio lui apporte toutes les musiques du monde entier, sans qu'il ait à se déranger pour aller au concert ; demain, il aura son journal jusqu'à chez lui, etc...

C'est peut-être la raison de nos danses hystériques. Devant cette organisation méthodique de la paresse, cette conjuration de tous les savants pour nous épargner toute fatigue, nous réagissons instinctivement et cherchons dans le rythme échevelé du charleston un exercice qui nous empêche d'être gelé dans l'inaction...





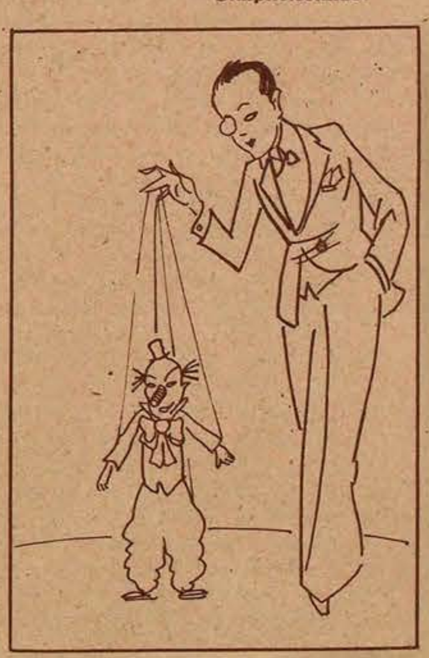
La saison d'hiver agonise en un printemps charmant pour finir en un brûlant été, qui nous a déjà donné un avant-goût de ses futures calcinations. Avec les fourrures, les manteaux de velours, les gants, les draps lourds et les cache-nez qu'on remise au fond des armoires jusqu'à décembre, nous remisons également beaucoup de choses, toute une façon de penser, de concevoir la vie. C'est à croire que le froid ou la chaleur, l'hiver ou l'été, ont une influence sur notre caractère. Avec l'Hiver et sa brûlante parade mondaine, son défilé de toutes les élégances, sa succession de réceptions, de fêtes, c'est le snobisme et ses dérivés qui dominent. Nous pensons, hélas, un peu mesquinement, enfermés dans l'atmosphère spéciale des salons, jalousant les amis, médisant dangereusement entre deux tasses de thé, rongeant les réputations, nous plaisant au jeu des intrigues, prisonniers des préjugés, du code de l'étiquette, cachant notre vrai visage sous le masque artificiel des convenances. Nous devons sourire quand nous avons l'envie de bailler ; nous devons prendre l'air sérieux quand nous avons l'envie de rire, aller là où le milieu nous déplait, applaudir quand il faut protester et vivre dans une torsion pénible.

Mais l'été, vive la franchise et la liberté. Avec l'allègement des vêtements, les robes légères aux fraîches couleurs, le protocole est tué ; on peut être soi-même, sans contrainte aucune. A la montagne, à la campagne, au bord de la mer, on aspire avidement une brise salubre qui nettoie les poumons et l'esprit de tous les miasmes de l'hiver. Le corps en liberté, on se laisse pénétrer par le charme vivifiant de la nature, on se détend les muscles et les nerfs, on s'abandonne sans efforts...

L'âme aussi se laisse abandonner sans résistance ; devant les flots bleus, les vertes cimes des monts ou l'ondulation des champs, elle devient philosophe et sereine, donne aux hommes et aux choses leur exacte importance, s'élève au dessus des petitesses, des muffleries... On devient bon, indulgent, sage ; on devient même poète, ce qui est si difficile dans l'atmosphère ironique des réunions d'hiver, on devient simple, jeune, sans regrets et sans ambition.

Cette cure morale est aussi indispensable que la cure physique; nous avons besoin, chaque année, pendant trois ou quatre mois, de reprendre des forces, ne fut-ce que pour mieux nous préparer à réussir avec éclat, l'hiver suivant, tous les tours de clowns imposés par la dictature du snobisme...

Simplicissimus.



De jeudi à jeudi

Vendredi, 11 Avril. *— Cette semaine étant la plus critique dans les négociations anglo-égyptiennes, toute l'attention est fixée sur Londres — Le début des pourparlers s'annonce heureux et les premiers résultats satisfaisants — Nahas pacha et Mr Henderson font preuve d'extrême bonne volonté. — S.M. le Roi Ferdinand, ex-roi de Bulgarie est reparti pour l'Europe. — Les célèbres aviateurs français Lefèvre et Lotti, héros de la traversée de l'atlantique sont arrivés à Héliopolis. — Le conflit avec le Hedjaz semble aplani et la mission médicale égyptienne partira avec les pélerins. L'invasion des sauterelles devient un réel danger et on la combat avec tous les moyens possibles. — Aux Indes, la situation empire et de nombreuses arrestations ont lieu.*

Samedi, 12 Avril. *— Les incidents italo-grecs de Patras ont été réglés.— Le marché des valeurs au Japon suspend ses séances et la situation économique est considérée comme mauvaise. — Des agressions religieuses compliquent la crise des Indes et les partisans de Gandhi sont condamnés à la prison mais Gandhi, lui, n'est pas arrêté. — En Irak, on a percé le plus grand canal sur l'Euphrate ; il a coûté 100.000 livres et permettra d'irriguer 70.000 feddans ; c'est une date dans la vie économique de la Mésopotamie. — On reparle de la conférence navale qui ne peut plus aboutir qu'à un accord à trois ; on espère que par la suite, des conversations directes entre la France et l'Italie permettront de réaliser un accord à cinq.*

Lundi, 14 Avril. *— Les nouvelles sur les négociations anglo-égyptiennes sont moins bonnes qu'au premier jour; les deux questions du Soudan et de l'emplacement des troupes anglaises sur la rive du canal donnent lieu à de graves divergences de vue— Les réunions se suivent entre les délégués et l'on passe de l'optimisme au pessimisme et vice versa avec rapidité — Mais on espère toujours que les efforts personnels de M. Henderson finiront par trouver une formule d'accord — Les nouvelles sont attendues au Caire avec une fébrile impatience. — Aux Indes, toujours des collisions avec la police, des arrestations, des condamnations et Gandhi garde toujours la même attitude de défi. — La situation politique du ministère allemand est instable mais le chancelier Brunning arrive cependant à faire passer les projets financiers, à des faibles majorités.*

Mardi, 15 Avril. *— Une éclaircie dans les négociations de Londres ; l'échec a été évité pour le moment et un commencement de concessions mutuelles rend plus consistante la possibilité d'un accord. — On parle de la découverte à Londres d'un complot ayant pour but d'organiser une armée russe blanche, chargée d'enlever les fonctionnaires soviétiques et de restaurer le tzarisme. — On apprend d'Amérique qu'une taxe de sept dollars a été imposée à chaque cantar de coton à fibre fine ; c'est une mesure estimée préjudiciable aux intérêts économiques de l'Egypte— L'aviatrice anglaise, la duchesse de Bedford est arrivée à Assiout, venant de Benghazi. — S. A. R. la Princesse Fawkia et son époux, Mahmoud Fakhry pacha, ministre d'Egypte à Paris, sont arrivés de France.*

Mercredi, 16 Avril. *— De bien meilleures nouvelles de Londres ; l'accord se serait réalisé sur l'épineuse défense du Canal de Suez; les troupes britanniques caserneraient à Ismaïlieh et Abou Souer, transférant l'aérodrome anglais d'Aboukir à Port-Fouad; l'armée égyptienne collaborera également à la défense du Canal jusqu'au jour où la Société des Nations estimera que l'armée égyptienne peut toute seule assumer la défense, sans le concours des Britanniques — La question du Soudan n'a cependant fait aucun progrès. — La Princesse Iléana est au Caire, de retour de son voyage en Syrie. — La conférence navale a pris fin après une séance plénière de vingt-cinq minutes — En France et en Allemagne, les ministères obtiennent des votes de confiance sur les problèmes financiers. — Aux Indes, les troubles s'étendent jusqu'à Calcutta.*

Jeudi, 17 Avril. *— Dramatiques séances à Londres car le cabinet britannique refuse toute concession nouvelle sur le Soudan — La menace de la rupture plane de nouveau sur les négociations mais M. Henderson déclarant qu'un échec entraînerait sa démission fait de nouveaux efforts auprès de ses collègues anglais pour les décider à se montrer plus souples— Tout dépend du succès de ses efforts.— Une banque égyptienne propose au gouvernement Irakien de lui fonder une banque nationale. — Le nouveau ministre d'Italie au Caire, S.E. Cantalupo a présenté ses lettres de créance à S.M. le Roi Fouad. — La défense contre les sauterelles commence à produire des progrès appréciables.*

“Quel fut le moment le plus dramatique de ma vie”

Une enquête récente a permis d'établir les moments les plus tragiques vécus par des personnalités célèbres tant dans le monde de la politique et de la science que de la scène. Voici donc les intéressantes déclarations qu'ils firent et que nous soumettons à nos lecteurs.



M. Gaston Doumergue (*président de la République Française*)

J'IGNORE ce que l'on appelle un moment tragique dans une existence car je n'en ai jamais connu.... Ma vie s'est écoulée de la façon la plus calme qui soit. J'ai toujours tâché de mener à bonne fin les charges qui m'incombaient. Ma carrière se fit par une série de circonstances reliées les unes aux autres et dont la première fut due au plus heureux des hasards.

Tandis que j'étais officier en Algérie, je demandai une permission de quelques jours pour rentrer chez moi où m'appelaient des affaires personnelles. Celle-ci me fut refusée. Parti en France quelque temps plus tard, des amis à moi me conseillèrent de présenter ma candidature lors des élections. Je le fis et fus élu. Dès ce moment ma vie politique commença et les événements succédant aux événements, je reçus tous les honneurs que pouvait me réserver ma patrie sans que je ne fis rien pour cela.



Aristide Briand (*ministre français des affaires étrangères*)

J'ai été dans ma vie l'objet de deux expériences que l'on peut appeler dramatiques. Et si l'on me demande laquelle le fut plus que l'autre je ne saurais répondre.

La première fut un acte qui changea du tout au tout ma carrière politique, qui m'obligea à renier mon passé et à rompre avec mes amis les plus intimes. Cela se produisit le 10 Octobre 1911 quand je décidai à réclamer pour le service militaire tous les mécaniciens de locomotives français.

Cela provoqua une profonde émotion et une crise morale. Mais ne sont-ce pas les crises qui forment les hommes d'Etat ? L'ordre social était en danger. Nos chemins-de-fer et surtout les lignes de l'Est se trouvaient à la merci des grévistes.

Je me rappelle encore les mots que je prononçai à ce moment: « Dussé-je agir contre la loi, je ferai tout pour maintenir l'ordre. » Je considérais la chose comme une nécessité, ayant reçu de toutes parts des rapports alarmants et craignant une attaque contre la république.

L'autre événement tragique de ma vie eut lieu au mois de février 1916, alors que les troupes allemandes se trouvaient aux portes de Verdun. A tout prix il fallait sauver le fort. Mais d'un autre côté nous ne pouvions affaiblir les opérations à Salonique en arrêtant, même pour un temps le transport des troupes. J'étais prévenu par les autorités que je ne pouvais prendre un seul soldat du front français sans devoir en répondre devant la Haute Cour de justice. Je me trouvais devant un dilemme très embarrassant. Défendre Verdun de n'importe quelle façon sans interrompre une seule minute l'envoi de troupes en Orient. Je pris ce risque, pensant bien faire. Je ne sais pas ce qui serait advenu si j'avais agi autrement...

J'eus, comme on le voit, deux crises de conscience, l'une lorsque je dus choisir entre l'ordre social et tout mon passé ; l'autre lorsque je pris une très grave responsabilité dans l'intérêt de ma patrie...



Frank B. Kellog (*ex-ministre des affaires étrangères aux Etats Unis*)

Au cours de mon existence j'ai pris part à quatre-vingt-un traités, mais celui où j'ai joué le plus grand rôle est sans aucun doute le Pacte de Paris, qui fut aussi appelé le Pacte Kellogg.

C'est au mois d'Août 1928 que les négociations atteignirent leur point culminant dans cet acte international visant à mettre fin à la guerre. Arrivé à cet accord qui fut ma plus grande ambition je ressentis une immense satisfaction d'avoir contribué à la paix mondiale. Lorsque le 27 Août 1928 je signai le Pacte de Paris, je puis affirmer que ce fut le moment le plus saisissant de ma carrière.

Dame Nelly Melba (*la fameuse cantatrice*).

Il m'est difficile de dire quel fut le moment le plus tragique de ma vie. Mais les moments les plus tristes et les plus saisissants que j'ai jamais vécus furent lors de mon concert d'adieu à l'Albert Hall de Londres et lors des représentations que je donnai à mon retour en Australie après seize années d'absence.

Je garderai toujours le souvenir de ce concert de l'Albert Hall et je ne puis m'en souvenir sans être aussitôt prise d'une profonde émotion. Près de 12.000 spectateurs étaient présents dans la salle et on m'avait dit que toutes les places avaient été retenues un an avant la date du concert. J'étais très impressionnée de devoir chanter devant un si nombreux public, surtout sachant que c'était mon dernier concert à Londres. Je crois que les spectateurs se rendirent compte de l'émotion qui m'étreignit ce jour-là....

Mon retour en Australie après seize années d'absence ne fut pas moins émouvant pour moi...

J'avais quitté ma patrie, ignorée et inconsciente et voulais apprendre et connaître du nouveau. J'y étais revenue blasée, glorieuse et célèbre. On ne peut se rendre compte à quel point je fus heureuse de retrouver mes anciennes connaissances et mes parents. Mon père fut tellement émotionné de me voir qu'il en devint malade durant un certain temps.

M. Arthur Pugh (*secrétaire général des Trade Unions*).

Quand je jette un coup d'œil en arrière sur les nombreuses années que j'ai passées dans l'industrie du fer et de l'acier et que j'ai été mêlé au mouvement Trade Unioniste, je ne crois pas qu'on puisse vivre de moments aussi dramatique que ceux que j'ai connus là.

L'incident le plus mémorable de ma carrière eut lieu en 1926, l'année de la grève nationale, alors qu'en tant que président du congrès trade unioniste, je devais, au nom du conseil général, signer un rapport aux principaux trade-unions britanniques leur demandant de persuader leurs membres de commencer la grève le 3 mai à minuit. C'était la première fois dans l'histoire de l'industrie britannique qu'une grève générale, revêtant un caractère national, avait lieu.

La grève nationale était dramatique dans sa perfection et prouvait le pouvoir économique et l'organisation du *Labour*. Il était impressionnant de voir combien de millions d'hommes et de femmes s'étaient solidarisés dans un même mouvement, surtout en songeant qu'il n'avaient pas d'autre moyens d'existence. Ce qui étonna surtout les étrangers furent l'ordre et la discipline qui durèrent durant toute la grève. Je crois que dans aucun autre pays du monde les choses se seraient passées avec autant de calme.



Maître Henri Robert (*l'éminent avocat français*)

Si par moments tragiques on comprend moments émouvants, j'en ai connus trois dans le cours de mon existence. Le premier lorsque je prêtai serment, le second quand je fus élu bâtonnier, le troisième à l'occasion de mon admission à l'Académie française.

Je ne puis pas dire quel fut l'instant le plus impressionnant de ma carrière car c'est une minute toujours tragique celle durant laquelle vous vous adressez aux jurés. Il vous faut déployer toute votre éloquence pour sauver la tête d'un prisonnier, lui trouver toute espèce de circonstances atténuantes, auxquelles il ne pense pas lui-même, pour convaincre ses juges et provoquer leurs larmes, leur indulgence, leur pitié et leur pardon.

Comment pouvez-vous obtenir tout cela si vous ne vous mettez pas dans la peau même de l'accusé. Un avocat peut être un acteur mais il doit être aussi un interprète et être sincère dans son interprétation. Si son esprit et son cœur ne s'identifiait pas avec l'individu qu'il défend, pourrait-il seulement plaider ?



Tom Mix (*l'artiste populaire*)

Le moment le plus tragique de ma vie fus lorsque, interprétant un film avec Dorothy Sebastian je dus, comme le comportait ce scénario, la sauver d'entre les flammes.

Deux maison délabrées avaient été achetées dans ce but sur lesquels on avait jeté quarante gallons de pétrole.

Mon rôle était de courir au galop sur un cheval à travers le feu et les flammes et de retirer l'héroïne de la situation dangereuse dans laquelle elle se trouvait. En ce faisant je m'enroulai maladroitement dans la bande d'un vieux film qu'on avait placé là pour augmenter les flammes et je fus littéralement brûlé jusqu'aux os.

Le metteur en scène était émerveillé de l'expression de mon visage: » Très bien, s'écrait-il, très bien »,..

Mais je peux dire que, malgré tout, je m'en tirai à très bon compte, car trente secondes après que j'eus tiré Dorothy Sebastian hors de la boutique, le toit s'effondrait sur le plancher.

Dr. Calmette (*sous-directeur de l'Institut Pasteur*)

J'ai toujours craint une tragédie possible en essayant sur des êtres humains les sérums que j'avais expérimentés sur des animaux.

Au cours de l'été 1922 les résultats obtenus avec mon sérum antituberculeux sur les singes et quelques spécimens de la race bovine m'amenèrent à me demander si les jeunes enfants ne pouvaient eux aussi être protégés du mal. Avec la permission du Dr. Devraigne il me fut permis de me livrer à des expériences à la Maternité de l'hôpital de la charité. Sur les 178 enfants placés sous mon observation, cinq seulement moururent.

Un deuxième série d'incubation fut faite sur des bébés du 6me arrondissement de Paris, et l'on s'imagine les tragiques moments que nous vécûmes en attendant les résultats.

En 1890, à l'âge de vingt sept ans, je partis pour Saïgon en vue de créer un institut Pasteur dans cette ville. Je devais me livrer à la vaccination antirabique en Indochine. Seul, secondé par personne, je vécus des moments dramatiques.

Plus tard je fis des expériences à l'aide de matières venimeuses de serpent et j'en fis un sérum qui devait être appliqué sur des êtres humains. Je vécus, comme on le pense, des moments bien tragiques en attendant les résultats de mon expérience.

Deux "As" de l'aviation au Caire

Notre entretien avec Lefèvre et Lotti

"MONSIEUR LOTTI ?

— Non, non, Lefèvre. Une minute, je vais vous appeler mon camarade.

Un moment après les deux as de l'aviation française sont devant moi.

Fort, vigoureux, le front haut et les épaules larges, une expression de courage que rien ne saurait démentir, Lefèvre a cependant tout du bon enfant, du bon enfant terrible qui risquerait sa vie avec le sourire. Lotti plus mince, bien campé, incarne l'énergie et la fermeté. L'un et l'autre, l'un comme l'autre, vous inspirent cette confiance que l'on ressent instinctivement en présence de héros.

L'année dernière, on s'en souvient, en compagnie d'Assolant ils ont franchi l'Atlantique et la réception grandiose et émouvante qui leur fut réservée à Paris est encore présente à toutes les mémoires.

Y faisant allusion, je leur demande :

— Quel fut le moment le plus impressionnant de votre traversée ?

— D'abord le départ, dit Lotti.

— Oui, le départ, répète Lefèvre, les yeux perdus dans le vague... Puis, en cours de route, le passage dans le mauvais temps, la nuit, l'appareil chargé, les vents contraires qui sifflent avec violence, le brouillard, les poches d'air ; enfin, notre anxiété de trouver les rives.

— Combien de temps la traversée de l'Atlantique vous a-t-elle pris ?

— 26 heures 40 de côte à côte, répondirent-ils ensemble.

— En ce moment vous faites une randonnée de plaisance ?

— De tourisme et surtout de propagande. Partis de Paris il y a un mois à bord de notre léger appareil, potez 36, salmson 95, nous avons passé par l'Espagne, le Maroc, l'Algérie, la Tripolitaine et nous voilà en Egypte. Demain nous reprendrons notre voyage en côtoyant le Nil, puis nous gagnerons la Syrie, la Turquie, la Grèce, l'Italie pour rentrer de nouveau à Paris.

Dans le salon de lecture du Shepheard's où nous sommes assis, passent et repassent des visages étrangers qui ne se doutent pas de la présence des deux as dont tout dans la mise, le maintien, l'allure, est des plus effacé. Les vrais héros méprisent le tapage, et ils ont raison.

— J'ai été très surpris, me dit Lotti, d'entendre parler si couramment le français en Egypte. A Alexandrie particulièrement on a l'impression de se trouver à Paris.

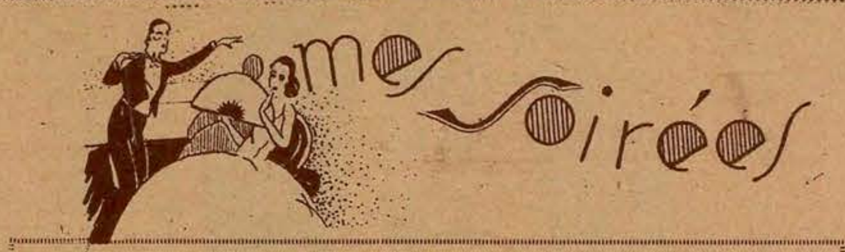
Et comme ils étaient venus, d'un pas alerte et vif, personnifiant bien toutes les belles qualités de leur race, Lefèvre et Lotti se dirigent vers la salle à manger où les attend un repas appétissant.

Demain, dans leur grand oiseau blanc, les deux "as" auront quitté les cieux égyptiens...

Antoine Thomas.



Les deux As français LEFÈVRE et LOTTI photographiés à leur descente de l'avion à Héliopolis.



Nous rappelons que sous cette rubrique nous entretiendrons nos lecteurs des divers programmes de nos salles de spectacles ou autres, en donnant notre appréciation sur tel film ou telle pièce, ou encore telle manifestation, afin de guider le public et ne pas le laisser se leurrer par une réclame tapageuse autour d'une œuvre parfois médiocre.

Le premier film sonore d'une star

Eléanor Boardman est une jeune et très jolie femme, mais il est regrettable que, pour son premier film sonore, on ne lui ait pas trouvé de meilleur rôle que celui qu'elle interprète dans "Elle s'en va-t-en guerre" au cinéma Métropole, cette semaine.

Un scénario compliqué, des situations invraisemblables, des tableaux qui se succèdent sans aucun esprit de corps fatiguent et lassent le spectateur. Les scènes d'amour font peine à voir tant elles sont lamentablement puériles, et la vie des soldats dans les tranchées y est représentée sous une forme qui n'est ni émouvante ni tragique. Toutefois des visions de guerre sont bien traitées et relèvent l'œuvre du metteur en scène.

Vessies et lanternes

Le cabaret dénommé "Perroquet" va bientôt fermer ses portes, et ce n'est pas dommage.

Cet endroit qui s'intitule orgueilleusement "Le rendez-vous de l'élite," "le lieu le plus élégant du Caire" "le dancing le plus sélect de la capitale", n'est, au juste, qu'un étroit sous-sol où on a à peine la place pour se mouvoir et où, à côté de quelques rares bons numéros, on est profondément déçus.

Il serait après tout normal que l'on payât vingt cinq piastres d'entrée, cinq piastres de vestiaire et quinze piastres la plus modeste consommation si on devait assister à un spectacle de choix. Mais m'y étant rendu dernièrement, après un long temps de relâche, je ne vous cacherai pas, qu'à part une ou deux bonnes exhibitions de danses acrobatiques ou de style, le reste vous fait littéralement perdre toutes notions de l'art.

Le "Perroquet" va fermer et, sous la même direction, le Kit Kat prépare une sensationnelle ouverture...

Osons espérer un choix d'artistes convenable et que l'on ne continuera pas à nous faire prendre des vessies pour des lanternes, ni des danseuses de cabanon pour des vedettes du Casino de Paris ou des Folies Bergères

American Talkie.

Est-il quelque chose de plus ennuyeux à entendre qu'un film parlant américain ? Oui, un autre film parlant américain. C'est ce qui m'arriva, jeudi dernier, alors qu'hésitant sur l'emploi que je ferai de ma soirée, mes pas, automatiquement, me conduisirent au Ciné Triomphe. Le programme annonçait "The Rainbow man" le film sensationnel, dansant, parlant et chantant.

Ouiche !

Il n'avait de sensationnel que le nom. Oyez plutôt le sujet et dites-moi franchement si certains impresarii d'outre-atlantique ne se fichent pas tout bonnement de nous et des autres...

Un acrobate meurt des suites d'une chute du trapèze sur lequel il effectuait des tours vertigineux. Son fils, un petit gosse de sept ans, Billy, qui, disons-le tout de suite, joue à ravir, est recueilli par un ami de son père, Rainbow, qui fait partie de la troupe en qualité de chanteur.

Quelque temps après, au cours d'une tournée, Rainbow fait la rencontre, à l'hôtel où il descend, d'une jeune fille, Mary, jolie comme un amour, à qui il déclare sa flamme au bout de trois minutes... C'est l'intrigue. Le père de Mary ne veut pas que sa fille épouse un acteur. Tout d'un coup on voit Mary dans la chambre de Rainbow tenant en mains un gâteau piqué de sept bougies pour fêter l'anniversaire du petit Billy. On se demande tout ahuri comment ils en sont arrivés si rapidement à cette familiarité... Mais passons. Le père de Mary, apercevant sa fille sortir de la chambre de Rainbow, fait une scène à tout casser et renvoyer celui-ci de la troupe.

A New-York, nous voyons Rainbow et son petit ami traîner une vie de misère. Tout d'un coup encore, Mary arrive dans la chambre qu'ils habitent en déclarant qu'elle est la tante du jeune Billy et que celui-ci a hérité une assurance faite par son père de 1.500 dollars. Y a-t-il là de quoi s'étonner ? Pas encore. Rainbow ne voulant pas compromettre la jeune fille et, par esprit de sacrifice, lui dit qu'il ne l'aime pas et qu'il part pour Londres où il a un engagement. Attendez, ce n'est pas fini. Crises de larmes, naturellement, puis Rainbow s'en va. Les jours passent et celui-ci n'a pas quitté la capitale américaine. Un matin, alors qu'il avait en poche juste de quoi se payer un café, il rencontre son ancien impresario. Celui-ci l'engage sur-le-champ et Rainbow connaît le succès.

Un soir qu'il s'exhibe sur la scène, il aperçoit dans un fauteuil de la salle sa bien-aimée. Alors, savez-vous ce qu'il fait ? Sans interrompre son chant et devant les spectateurs qui n'ont pas l'air étonnés le moins du monde il descend jusqu'à elle, puis l'emmenant avec lui sur la scène il l'embrasse longuement et annonce au public et à son impresario qu'il va quitter la scène et épouser Mary.

Applaudissements frénétiques de toute la salle en délire. Rebaisers.

Rideau.

Et voilà !...

Un Cochon de Payant

Les Amoureuses dans le théâtre d'Edmond Rostand

Le cycle des conférences littéraires de cette année vient d'être clos par la dernière conférence des Amis de la Culture Française au Continental-Savoy. Notre confrère, M. Edgard Gallad, rédacteur en chef de La Liberté, avait accepté de donner cette conférence finale sur les "AMOUREUSES DANS LE THÉATRE D'EDMOND ROSTAND". De son analyse des types féminins qui animèrent les œuvres du grand poète français, nous détachons ces deux passages relatifs à la Princesse Lointaine et à la faisane de Chantecler.

LES Romanesques fermées, nous voyons venir à nous la Princesse Lointaine, jaillissant d'un Orient moyennâgeux, comme une image de vitrail multicolore, ployant sous la couronne étoilée et le manteau de velours, effeuillant des lys et des roses. Amoureuse, non romanesque, mais romantique, Mélissinde est le triomphe de l'esprit sur la chair, une grande âme mystique qu'un amour terrestre distrait un moment de son destin mais qui reprend rapidement le cours de son chemin céleste.

Une femme comme Mélissinde nous semble aujourd'hui invraisemblable car nous sommes impressionnés par ses parures, son château, à la nef de Joffroy Rudel, toute la poétique légende brodée par le poète, sa façon de s'exprimer quelquefois trop fleurie. Mais tout ce décor, cet extérieur a été imposé au poète pour garder le ton moyennâgeux qui convient à la Belle Aventure du poète passionné. Ayant choisi un conte pour thème, il se devait de le développer logiquement et de garder à l'héroïne la forme un peu conventionnelle d'une muse de troubadour. Pour exalter le Seigneur d'Aquitaine, pour ne pas décevoir sa foi lyrique, Mélissinde se devait d'être la princesse idéale, à nef surchargée de rose, voguant au rythme des violes, dans la splendeur crépusculaire.

Mais dépouillons-la de ses voiles et de ses pierreries, abolissons en elle la Princesse et la Muse, voyons en elle la Femme, l'amoureuse, et nous nous trouverons devant une âme en proie au drame le plus cruel qui ait déchiré un être humain. Elle est cérébrale, imaginative, idole courtisée, heureuse de sa souveraineté spirituelle sur tous les hommes, et accueillant comme un hommage légitime, l'encens des ferveurs masculines. Elle est convaincue qu'elle n'est qu'une âme supérieure, vivant dans un monde abstrait idéal, pour qui les faiblesses féminines sont crimes. L'amour mystique de Joffroy Rudel, né d'une chanson, est pour elle tout l'Amour... quand brusquement, en une seconde, elle est conquise, possédée par un amour physique, un irrésistible élan vers un beau chevalier. La déesse roule de son piédestal, la cérébrale, la sainte, devient une femme quelconque à qui se révèle l'existence d'une chair impérieuse. Les sens prennent leur naturelle revanche sur l'esprit et Mélissinde succombe, comme n'importe quelle femme. Mais c'est une amoureuse sans joie car son âme réagit, sa conscience se trouble, le souvenir de sa faute envenime ses baisers. La proie de deux forces adverses elle lutte et n'aurait pu se relever, se serait abandonnée à la trahison sans la voile noire, qui lui fait croire à la mort de Rudel. Comme une Mélissinde ne succombant pas eut été artificielle, une Mélissinde ne se relevant pas eut été plus artificielle encore ! Ici s'affirme la maîtrise de Rostand dans ce visage complexe et vrai comme la vie. Elles sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit, les Mélissinde, que de femmes comme elles sont tiraillées entre leur esprit et leur chair, et livrent de secrets et douloureux combats; combien résistent à un amour coupable, tombent, se relèvent et gardent dans leur renoncement et leur sacrifice un sourire dont le monde indifférent ne perçoit pas l'amertume. Elles sont des Princesses Lointaines que nous croyons sans sensibilité, sans chair, sans désirs, que nous supposons être inhumaines et qui sont peut être plus humaines, plus vivantes, plus sensibles que toutes les autres, ayant seulement la force d'âme nécessaire pour triompher de leur faiblesse.

. . . .

Nous voici arrivés à Cyrano, à l'Aiglon, je n'en parlerai presque pas car contrairement aux autres pièces les amoureuses n'y sont que secondaires, accessoires, elles n'y ont pas de vie personnelle et n'y paraissent que pour permettre d'accentuer un aspect du personnage masculin.

Rostand avait le choix entre deux pièces, la pièce de Cyrano et la pièce de Roxane, il préféra écrire celle de Cyrano qui finit au moment où peut commencer le drame de Roxane. Pendant les cinq actes, la précieuse n'a pas de difficulté d'aimer Christian puisqu'il est très beau et qu'elle le croit très spirituel. Mais à la fin du cinquième acte, quand Cyrano meurt, elle apprend que Christian n'était pas spirituel et poète mais beau comme une statue de marbre inanimée, elle apprend que Cyrano est cet esprit, ce cœur, cette âme qui lui plurent. Ici commence la pièce de Roxane. Préfèrera-t-elle la beauté à l'esprit ou l'esprit à la beauté ? Nous ne le saurons jamais car le rideau final tombe mais un disciple de Rostand, Miguel Zamacois a

Mélissinde au 2e. acte dans La "PRINCESSE LOINTAINE"

écrit la pièce de Roxane que Rostand dédaigna d'approfondir quand, dans sa pièce : «Les *Bouffons*» il mit Solange en demeure d'opter entre l'Esprit et la Beauté. Elle préféra l'esprit.

Dans l'Aiglon, les amoureuses son nombreuses et passent trop vite. Comme le duc de Reichstad mourant le remarque, leur amour ne fut pas du véritable amour mais de la piété romanesque pour l'enfant qu'on gâte, qu'on plaint, qu'on défend.

***

Et voici la Faisane de chantecler, dans la la pourpre et l'or de son plumage, symbole d'un grand cœur de femme.

Révoltée, affranchie, de très grande race, fière autant que franche, elle se dresse contre le mâle, d'égale à égale. C'est la Féministe d'aujourd'hui; elle a conscience de ses droits, de son pouvoir, et se considère comme la concurrente de l'Homme, comme sa Rivale. Elle a l'orgueil de sa puissance.

Elle lance à l'Homme cet éclatant défi :

"Je volé son plumage éblouissant au mâle. Et j'ai bien fait, car je le porte mieux que lui !

Il faut insister sur ces vers. Tout son orgueil est là ; non seulement elle provoque le mâle, mais prétend lui être supérieure, vraiment moderne. Semblable à nos suffragettes, à nos avocates, à nos princesses de sciences qui veulent occuper la première place, et elle est prête à lutter pour la garder. En amour, elle a des conceptions spéciales.

" . . . . . . Le seul coq de mon goût serait un coq sans gloire, à qui je serais tout. Aimer un Grand Coq . . . je ne suis pas si femme."

et elle raille ainsi ces femmes humbles et dévouées qui acceptent d'être toute leur vie la compagne effacée d'un homme de génie, d'un homme célèbre, d'un homme simplement supérieur.

Elle n'est pas faite, pour ce rôle de figurante, se refuse à le jouer. Ce qu'elle veut, c'est un cœur d'homme dont elle serait la souveraine absolue, qu'elle occuperait entièrement, sans le moindre partage. Elle veut régner, ne souhaite que des esclaves et elle préfère un homme médiocre, sans talent, sans prestige mais qui serait sa propriété exclusive à un homme de valeur qu'elle ne pourrait asservir. Profession de foi que nous avons bien de fois entendue sur les lèvres de ces amazones modernes qui, bouleversant les traditions et les règles naturelles, veulent que l'amour masculin ne soit qu'une humble exaltation de leur triomphale beauté.

Mais dès qu'elle apprend que le Coq a un secret, c'est à dire qu'il existe quelqu'un échappant à sa puissance, pour qui elle n'est pas tout, sa curiosité s'éveille et son combatif amour propre s'anime. Il faut qu'elle réduise à sa merci l'insolent qui a dans sa vie un secret dont elle n'est pas l'héroïne. Elle demande au Coq, le secret; il refuse. Injure qu'elle ne peut pardonner ; il ose lui résister: elle le vaincra, ce rebelle, à ses charmes éblouissants.

En fait, c'est déjà un commencement d'intérêt qu'elle prend à la personne du mâle méprisant. Eve éternelle, Eve impénitente, elle fait le serment de lui arracher ce secret précieux, qu'il garde si jalousement. Le conflit commence ! Qui triomphera, la Femme ou l'Homme.

Avant d'engager le fer, un drame redouble son intérêt pour l'adversaire. Elle apprend que Chantecler est menacé par le complot des nocturnes; elle s'inquiète, son imagination se surexcite, car les femmes ont toujours adoré le péril. Un Homme menacé a pour elles du prestige et la Faisane n'échappe pas à la loi commune.

Propos

On parle beaucoup à l'heure qu'il est du sex appeal, mot presque indéfinissable en français et que les parisiens traduisent par: ***avoir de ça !***

Avez-vous de ça, madame ? C'est-à-dire ce charme, cette attirance, ce piquant, ce chien comme on dit, qui fascinent les hommes ?

La femme est une créature charmante et si elle a ses faiblesses sachons les comprendre et les lui pardonner et la prendre telle qu'elle est, sans vouloir faire d'elle ce que nous voudrions qu'elle fût.

Pourquoi demander l'impossible ? Pourquoi exiger des filles d'Eve ce que leur nature leur défend d'être ? Pourquoi dire qu'elles n'ont ni cerveau, ni cœur; ce qui n'est pas vrai. Elles ont un cerveau, elles ont un cœur; mais si ce cœur a mille replis, si jusqu'ici personne n'a pu en sonder les mystères ni déchiffrer l'énigme de leur cerveau capricieux et têtu, pourquoi nous en prendre à elles ? Telles qu'on les a créées, telles qu'elles sont. N'en accusons que la fatalité.

Mais revenons plutôt au ***sex appeal*** *et ne nous égarons pas à travers des chemins semés de ronces !..*

Vous pouvez être belle, madame, avoir le plus joli visage du monde, la jambe la mieux tournée et le pied le plus " spirituel ", si vous n'avez pas ***de ça*** *vous laisserez froids les gens de l'autre sexe. — Elle est parfaite à tous les points de vue, diront de vous les hommes, mais franchement elle ne me dit rien...*

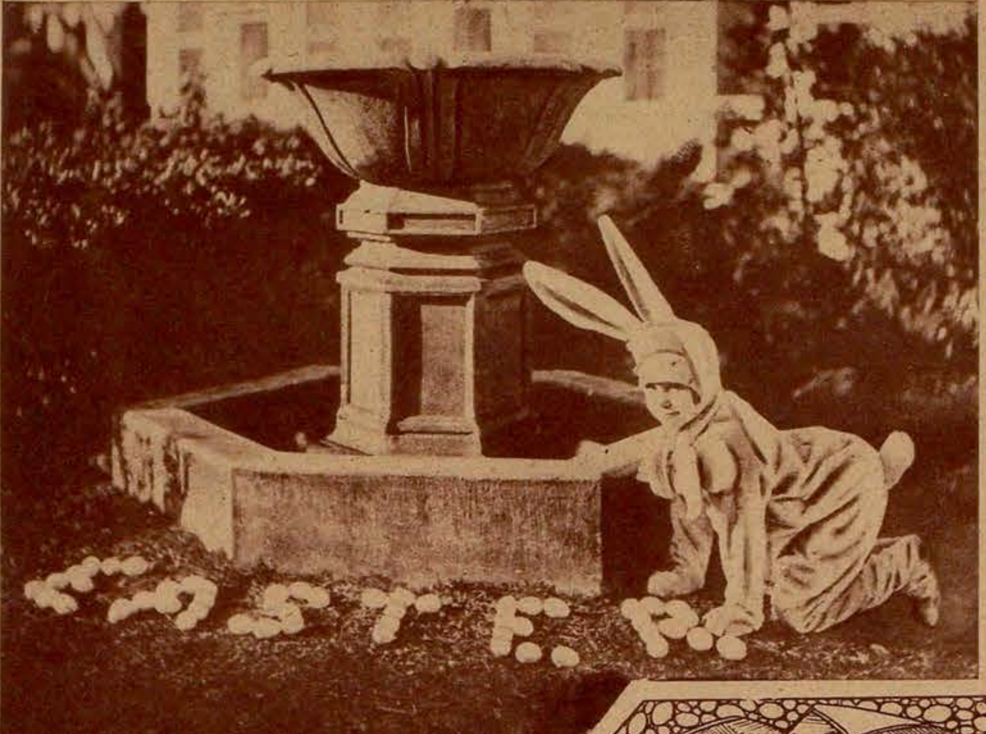
Que faut-il donc pour les attirer et les avoir à votre merci ? De ça et encore de ça...

Regardez, jetez un coup d'œil autour de vous ! Sont-ce les plus jolies femmes à qui vont les hommages masculins et qui comptent le plus grand nombre d'adorateurs ? Nenni !

Si elles ne possèdent pas le ***sex appeal,*** *leur beauté, sans passer inaperçue, laissera les hommes indifférents...*

Avoir ou ne pas avoir de ça, tout est là !..

Serge Forzannes.



En anglais, ce petit garçon vous souhaite, chers lecteurs, une heureuse fête de Pâques.



PAQUES

Coutumes et Traditions

CE matin la nature renaît des cendres et c'est ce qu'annoncent les pâquerettes, filles pascales des herbes reverdies. Les belles cornues que les cloches ! Les battants y mêleront les adieux de l'hiver aux chansons de la primevère.

Le vent a un goût de sève et de moisissure ; il vient de la mort, il souffle vers la vie. C'est un instant de balancement et de perfection. Il est juste qu'on s'offre des présents et que ce soient des friandises pour qu'ils ne survivent pas à l'heure, et qu'un œuf les enclose, puisque l'œuf est le signe de la naissance.

Si nous étions gens raisonnables l'année commencerait ici, mais grâce au ciel, nous somme trop conservateurs. Il nous suffit de savoir que les fêtes de Pâques se retrouvent partout, dans tous les pays, et cette alliance mystérieuse nous ravit et nous entraine.

L'année commence ici. Et bien, ce ne sera qu'une année de plus. Une année, qu'est-ce ? Quelque chose comme l'éternité, confesseraient les femmes si nous leur laissions le soin de nos calendriers !..

Un panier rempli d'œufs destinés à être coloriés par des mains expertes



La semaine sainte en Espagne. Recouverts de cagoules, les religieux prient.



Avec des coquilles d'œufs et quelques morceaux de papier voici une giraffe tout à fait pascale.



Costumés en mammifères, ces deux jeunes villagois allemands vont tout à l'heure danser, dans leur curieux accoutrement, aux sons de la cornemuse.



Gracieuse et légère Lilian Harvey s'amuse avec un poussin géant, fait de pains d'épices.

L'assistance Publique

Un simple ouvrier fonde une grande œuvre humanitaire.

VOUS le voyez chaque jour passer le petit volontaire de l'Assistance Publique, sur sa bécane, filant à toute vitesse vers quelque malade; quelquefois, on entend tinter la cloche de l'auto ambulance et chacun se retire pour la laisser passer avec son précieux chargegement : une vie humaine qu'il faut sauver. Si de bon matin, vous passez avenue de la Reine Nazli, vous voyez une foule de malheureux qui, les uns après les autres, entrent au dispensaire ou les soins gratuits leur seront donnés. Cette triple manifestation de l'action généreuse de l'Assitance Publique et beaucoup d'autres actes d'une inépuisable charité, ont pour origine l'initiative et le noble cœur d'un simple ouvrier.



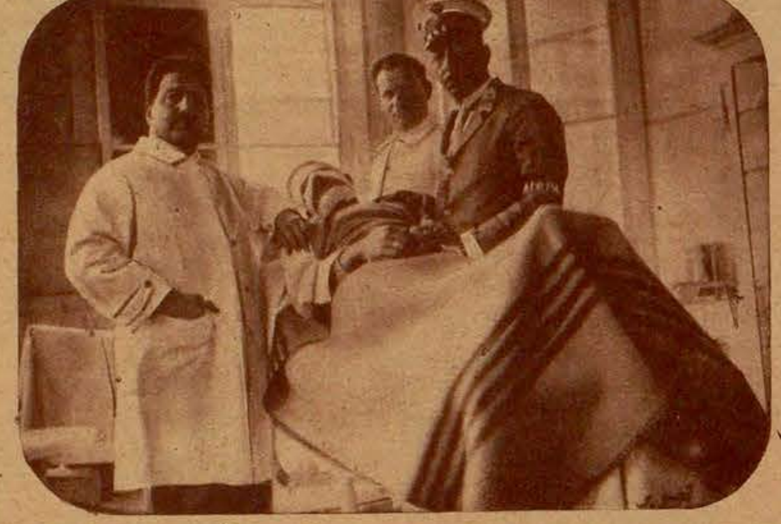
Les volontaires de l'Assistance Publique se livrant à quelques manœuvres de métier.

Il s'appelait Pietro Fazaye, ouvrier italien typographe dans une imprimerie. En 1907, le treize mai, cet homme eut l'idée de fonder une association de secours pour les malades et les blessés de toutes les races et de toutes les religions, catholique, juive, musulmane, orthodoxe etc... Avec ce courage et cette bonne foi des humbles, il résolut de mettre son idée à exécution; il en fit part à six ouvriers comme lui qui partagèrent son point de vue et l'Assistance Publique vit le jour. Pauvrement, modestement, en un local exigu; mais qu'importait le décor ? Une idée-force était née, devait faire son chemin, s'agrandir, s'amplifier, susciter les sympathies et les adhésions, pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui une œuvre gigantesque aux nombreuses ramifications, dans toute l'Egypte.

Pietro et ses compagnons luttèrent pendant trois ans; ils transportaient les malades sur un «brancard» posé sur leurs épaules. Peu à peu ils réalisèrent quelques économies, des souscriptions leur vinrent, en petit nombre, pour augmenter ensuite, et ils purent ainsi transférer le siège à une maison de la rue Gameh Charkass.

Des jeunes gens que cet idéal enthousiasmait, s'inscrivirent comme volontaires et le nombre des recrues alla augmentant de jour en jour. Cinq autres années passèrent; l'œuvre avait pris corps solide, était devenue populaire, rendait d'innombrables services. En 1914, le gouvernement décida de l'encourager d'une façon sensible, il lui fit don d'un terrain à l'intersection des Rues Fouad I et Reine Nazli, où le siège de l'œuvre se trouve jusqu'aujourd'hui. Le nombre des volontaires atteignit un minimum de 300, se dévouant nuit et jour, accomplissant leur devoir avec un zèle incomparable. Comme devise, l'Association prit cette phrase admirable *"N'est pas digne de naître celui qui ne vit que pour lui seul»*; comme drapeau, elle choisit la couleur rouge et comme insigne une étoile à cinq branches, avec ces lettres A. I. P. A. (Association Internationale de Publique Assistance). Son programme prit de l'envergure : donner le premiers soins aux victimes des accidents, aux blessés, aux mutilés, à ceux qui dans la rue sont pris de syncopes ou d'autres crises maladives, transporter les malades et les blessés, prêter son concours en temps d'épidémie, se mettre à la disposition du Département de l'Hygiène Publique, en cas de besoin; généraliser les dispensaires etc...

Les plus grandes personnalités du Caire prêtèrent leur appui et leur prestige au succès de l'A. I. P. A. Son comité directeur est en ce moment, composé comme suit :



Le docteur Georges Zananiri traite un patient.

Président : Henri Naus bey.

Vice présidents : Dr. Mohamed Chahine pacha, Hafez pacha Hassan et le commandeur Falqui Cao.

Il y a plusieurs comités, se répartissant les différents travaux: comité administratif, comité médical, comité de pharmacie, etc... Mais si l'A. I. P. A. a pu prendre une telle importance, c'est qu'elle a rapidement obtenu la protection efficace de S.M. le Roi Fouad. Avec cette bienveillance dont il a le secret et qui se traduit par dons généreux, interventions opportunes, encouragement continu, le souverain a donné un grand essor à cette œuvre; et, le 14 décembre 1924, c'est sous l'auguste patronage royal que se fonda la Fédération de toutes les associations d'Assistance Publique d'Egypte. Le mouvement était ainsi coordonné, la direction centralisée, et par le fait même, le progrès plus rapide et plus consistant. Cette Fédération permettra de fonder des associations dans les endroits qui en sont dépourvus et où le besoin s'en fait sentir; de tenir des congrès où tous les membres pourront se rencontrer, se connaître, sympathiser, de propager et le plus possible les grands principes humanitaires de cette œuvre. La Fédération s'est donné un drapeau vert, avec cette inscription: F. E. A. I. P. A. l'étoile à cinq branches et la couronne royale.

Le nouveau local du siège du Caire se divise en trois sections : 1o) la section administrative, avec trois grandes chambres, une pour le tirage de la loterie, une pour la réunion du conseil d'administration et une troisième pour les fonctionnaires.

La deuxième section est celle du dispensaire contenant trois salles de clinique et une chambre pour les médecins qui sont de service de nuit. La troisième section est celle des volontaires, contenant trois chambres : une pour le commandant, une pour les leçons données aux volontaires, une troisième servant de dortoir.

L'autre aile du local est pour les visites des malade nécessiteux et les services techniques, tels que les laboratoires, la salle des rayons X etc. Cette aile contient neuf salles pour l'examen des malades et trois salles d'attente. Au dehors, dans un petit jardin, est dressé un monument en souvenir des volontaires morts pendant la guerre.

La Fédération a sous son contrôle treize branches dans les diverses parties du territoire égyptien et elle se propose d'en créer quatre autres ; à Assiout, Guirgueh Assouan et Damiette. Ainsi, il n'y aura pas un centre de l'Egypte qui n'ait son Assistance Publique. Chacune de ces ramification a son budget spécial, alimenté par les subventions des moudiriehs et les souscriptions des notables. Le siège du Caire a un budget ainsi composé : 1.000 livres, don annuel de S. M. le Roi, 500 livres, subvention du gouvernement; 1000 livres des courses, recettes de la loterie et des pharmacies; 845 livres, cotisations des membres, produits des dons. Les recettes se montent en moyenne à 12.000 livres. Ses dépenses ont en 1929 atteint 13.000 livres et de son fonds de réserve, l'association a dû combler l'excédent des dépenses sur les recettes. Elle possède 20 autos ambulance, 20 bicyclettes, 50 trousses pour les volontaires, sans compter les médicaments et le reste des accessoires.



Des enfants, sans gite, attendent leur ration de nourriture.

La loterie constitue une partie importante des recettes, l'association imprime environ 40 millions de billets pour elle et pour les autres sociétés de Bienfaisance, sans qu'elle se fasse payer par celles-ci. Au contraire, elle les aide dans la mesure de ses moyens.

Ce qu'il faut surtout admirer, c'est l'héroïque légion des volontaires qui compte ses martyrs et ses héros. Sans le moindre intérêt, le moindre avantage, sans le désir d'une récompense quelconque, ils se consacrent avec ardeur à cette tâche. Leur dévouement est d'autant plus beau qu'il est anonyme, sous la casquette et l'uniforme, chacun d'eux perd sa personnalité, n'est plus qu'un soldat de l'humanité.

Leur travail est excessivement dur et il faut une grande force d'âme pour l'accomplir. Transporter des malades contagieux n'est pas une sinécure et, souvent, il doivent travailler la nuit. Mais disciplinés, bien stylés, ils accomplissent avec allégresse la tâche acceptée spontanément, et sous la direction de leur commandant, Ibrahim bey Fouad, tous les jours ils méritent la reconnaissance générale. Un tout petit tableau donnera une idée assez exacte de l'œuvre humanitaire accomplie par l'A. I. P. A.

En 1929, soins donnés à des malades et des blessés, au nombre de . .	45.113
Vacinations au Caire . . .	9.407
Vaccinations à Héliopolis . .	715
Soins donnés à Héliopolis .	2.745
Soins donnés à Hélouan . .	1.039

Par soins, il faut entendre le transport. Ainsi, 60.000 personnes environ ont été secourues, en une année, par l'Assistance Publique.

A ce chiffre, faut-il ajouter un seul mot? Non, seulement il faut se dire que cette œuvre mérite qu'on lui fasse don d'un excédent d'argent qu'on dépense en futilité ou bien qu'on achète son billet de loterie car c'est à soi même et à l'humanité qu'on rend service.



Mondanités

S.A.R. la Princesse Fawkia, fille de S.M. le Roi est arrivée en Egypte avec son mari, S.E. Mahmoud Fakhry pacha, Ministre d'Egypte à Paris, à bord du "Champollion", qui n'est entré au port que dimanche matin, la traversée ayant été très mauvaise.

Son Altesse Royale a été saluée à l'arrivée au quai par Mme Michalla pacha, dame d'honneur, représentant S.M. la Reine, le sous-gouverneur d'Alexandrie, le miralai Ablitt bey et d'autres hauts fonctionnaires de la ville. Le train spécial entra en gare du Caire à midi et demi.

A la gare, pour recevoir les illustres voyageurs, se trouvaient S. E. Saïd Zulficar pacha, Grand Chambellan, représentant S.M. le Roi, Mme Aslan Cattaoui pacha, dame d'honneur représentant S. M. la Reine, S.E. Mahmoud Sidky pacha, gouverneur du Caire, le lewa Russell pacha, Aly Salem bey, M. et Mme Arakel Nubar bey. Plusieurs Princesses et Nabilas avaient également tenu à se rendre au-devant de S.A.R. la Princessse Fawkia, pour lui souhaiter la bienvenue en Egypte.

***

S. A. R. le Prince de Galles est arrivé jeudi dernier au Caire à bord d'un avion de la R. A. F. Il a diné le même soir au



S. A. R. le prince de Galles

Mess des officiers britanniques à l'Abbassieh.

Son Altesse Royale a assité vendredi matin à un déjeuner offert en son honneur par S. M. le Roi Fouad au Palais d'Abdine.

***

S. M. le Roi a daigné conférer le grade de "Samieh" à Nached bey Abdel Chedid, inspecteur des finances au gouvernement du Soudan.

***

S.A.R. le Duc des Abruzes, se rendant au Somali Italien, s'est arrêté au cours de son voyage à Port-Saïd, vendredi 11 avril. Mr. le Ministre d'Italie et Mme Cantalupo s'étaient rendus spécialement à Port-Saïd pour recevoir le Duc, qui prit le thé au Consulat d'Italie, avec les autorités consulaires italiennes et les notables de la colonie italienne de la ville.

Le duc des Abruzes est remonté à bord à 7 heures du soir pour transiter le Canal de Suez.

***

Avant leur départ du Caire, les deux *as* de l'aviation française, les aviateurs Lefèvre et Lotti, furent invités à une réception donnée en leur honneur au Royal Automobile Club d'Egypte.

***

M. Cantalupo, le nouveau Ministre d'Italie en Egypte a présenté ses lettres de créances à S. M. le Roi Fouad, au Palais d'Abdine, mercredi dernier.

***

L'Empereur Taffari a conféré à S.E. Mtre Tewfik Doss pacha le grand Cordon de l'Etoile d'Abyssinie, dont les insignes et la décoration lui ont été remises au palais épiscopal par S.B. Anba Yoannès, patriarche Copte.

***

S. S. le Nabil Adil Toussoun est parti dimanche dernier pour la Syrie, où il compte passer une dizaine de jours avant de continuer son voyage jusqu'à Constantinople.

***

Parmi les nombreux passagers ayant transité la semaine dernière le Canal de Suez se trouvait un groupe de 25 aviateurs anglais parmi lesquels les deux "as" ayant pris part au concours de la Coupe Schneider en septembre 1929: le Flight Lt. S. N. Webster, A.F.C. et le Flt. Lt. D'Arcy Greig. Ce dernier est parti avec Mme D'Arcy par le train du soir pour Le Caire.

***

Le brigadier Stephen Seymour Butler qui était depuis 1926, inspecteur général des Forces Royales de la frontière Ouest - Africaine, a quitté le Caire pour Khartoum, pour prendre possession de son nouveau poste de Kaïd el' Am, ou Commandant en chef de l'armée de défense Soudanaise.

***

Le prof. Grohmann, de l'Université de Prague, donnera mercredi à 6 heures une conférence, à la société royale de géographie sur les papyrus égyptien.

Rappelons que le prof. Grohmann est un arabisant de valeur doublé d'un érudit en ce qui concerne la lecture sur papyrus.

***

S. E. le Lewa Sadek Yehia Pacha, aide-de-camp en chef de S. M. le Roi, a fait valoir ses droits à la retraite. En attendant la nomination de son successeur ses fonctions seront assumées par l'aide de camp, Lewa Hassan Rifki Pacha.

***

M. de Bildt, Ministre de Suède en Egypte, est parti lundi dernier pour passer la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques à Jérusalem.

***



La duchesse de Bedford.

L'intrépide aviatrice, la duchesse de Bedford, est arrivée dimanche dernier à Assiout de Benghazi. Elle espère accomplir son voyage aérien au-dessus du continent africain, depuis son départ de Londres jusqu'à son arrivée au Sud-Africain, en dix-huit jours.

***

Le célèbre pianiste Emil von Sauer et Mme von Sauer sont partis samedi dernier pour l'Europe.

***

Au dernier déjeuner du Rotary Club du Caire plusieurs visiteurs étrangers se sont réunis aux membres locaux; M. G. Pivetaux, de Paris, avait été délégué pour présenter au Club Rotary du Caire, un très beau drapeau Rotary. Il prononça une courte allocution et transmit le salut fraternel de ses camarades de Paris.

Parmi les autres orateurs très applaudis : M. R.C. Martin, président, M. Foucart et M. Greiss bey, M. Hagron, directeur de l'Agence Havas au Caire, Baron Félix de Menasce, d'Alexandrie, M. F. Krugle, de Berne, M. A.M. Urguhart, du Dakota Sud., M. E. M. Hiller, de San Diego, M. Charvet, d'Alexandrie, M. J.S. Cornelius, du Caire, se trouvaient parmi les convives au Shepheards Hôtel.

***

Les réceptions de M. et Mme Georges Kher, dans leur charmant appartement de la rue Kasr el Nil, sont toujours empreintes d'un cachet de grande élégance, et le thé offert dimanche dernier dans l'après midi par ces hôtes d'une si cordiale amabilité, fut tout particulièrement réussi et sympathique.

Mme Kher recevait ses nombreux invités dans une jolie toilette en crèpe de chine noir imprimé de fleurs, très seyante à sa beauté blonde; aidée de son mari elle fit les honneurs avec cette grâce et cette simplicité qui rendent si attrayantes les réunions chez eux. Parmi les personnes présentes nous avons reconnu : Mtre et Mme Wissa Wassef bey, S. E. le général Mouheddine pacha, Mtre et Mme Tewfick Doss pacha, baron von Stohrer, Abdel Rahman pacha Rida, Dr. et Mme Taha Hussein, M. et Mme Emile Zaidan, Mme Mahmoud bey Khalil, Dr. et Mme Oscar Stross, M. et Mme Khalil Tabet, Ahmed Chafik pacha, M. le prof, André Lalande, M. le prof, et Mme Jean-Marie Carré, l'aviateur et Mme Mohamed Sidky, Fouad bey Abaza, le sculpteur Mouktar, M. le prof, et Mme G. Hostelet, Joseph Gélat bey, cheikh Moustapha Abdel Razek, M. et Mme Marius Schmeil bey, Dr. Mansour Fahmy, Dr. et Mme Maurice Gélat. M. Karim Tabet, Mtre Loutfi Gomaa, prof. Mme et Mlle Wagner, Mtre et Mme Fernand Zananiri, M. et Mme Jean Anhoury, Antoun bey Gémayel, Daoud bey Barakat, Mtre et Mme A. Saccopoulo, Mtre Raymond Schmeil, M. Choukri Zaidan, M. Edgard Gallad, Mlle Renée Gallad, M. et Mme Gaston Berthey, M. et Mme Joseph Sednaoui, Mme Romano, M. H. Cattaoui, Mtre et Mme Emile Boulad, Riad bey Affifi, Khalil bey Moutran, M. et Mme Robert Blum, M. et Mme Bernard Michel, Mlle Moussalli, Mme Nematalla, Mme G. de Ravenel, M. et Mme Morik Brin, M. Antoine Thomas, M. Edelhofer, M. Nahas, etc.

Au cours de la réception, M. Edgard Gallad, rédacteur en chef de "La Liberté" nous donna l'agréable surprise de nous parler du sculpteur Mahmoud Moukhtar, revenu tout récemment de Paris, où son exposition eut le plus brillant succès. Dans sa causerie M. Gallad traça avec beaucoup de charme et d'esprit un portrait du célèbre peintre de la fellahine et parla du grand rôle que Moukhtar professeur, pourra jouer auprès de la jeunesse artistique égyptienne. Il rappela également le grand succès du sculpteur égyptien à Paris où sa "Fiancée du Nil" fut achetée par le gouvernement français.

***

M. Arthur S. Merton, correspondant du "Times", s'est embarqué lundi dernier à Alexandrie sur le "Belgenland", se rendant en Angleterre pour un congé de trois mois. De nombreux amis et des membres de la presse s'étaient rendus à la gare du Caire pour souhaiter bon voyage et prompt retour au journaliste, qui a su se rendre si populaire en Egypte, même auprès de ses plus irréductibles adversaires politiques.

Mme Merton restera encore trois ou quatre semaines au Caire, dans son ravissant appartement de Garden City, avant de rejoindre son mari en Angleterre, où elle demeurera jusqu'au mois de novembre, tandis que M. Merton sera de retour parmi nous en juillet prochain.

***

Le mariage de Mlle Eve Mabel Green avec M. Clement Richard Barber a eu lieu samedi matin de la semaine dernière, au Consulat britannique du Caire, M. C. E. Heathcote-Smith, consul-général officiant.

***

S. E. Ahmed Zaki pacha, ancien secrétaire général du Conseil des Ministres, a donné un thé dans sa villa de Guizeh en l'honneur de S. Em. Yacoub Effendi Chinkowitch grand moufti de Pologne.

Parmi les personnalités ayant pris part à ce thé : M. Miécislas Malinski, secrétaire de la Légation et vice-consul de Pologne au Caire, M. l'Ing, Fouad Savetzki, S. E. le cheikh Hafez Séoud, Me. Loutfi bey Ayrout, Ahmed Fahmy bey El Amroussi, M. Henry Gabbour, Cheikh Fawzan El Sabek, Mohamed bey Reda, etc.

***

Notre excellent confrère Edgard Gallad a clôturé brillamment, l'autre vendredi, au Continental, la brillante série de "6 à 7" organisés, cet hiver, par les *Amis de la Culture Française en Egypte*.

Pour parler avec tact et esprit des "amoureuses dans le théâtre d'Edmond Rostand" il a eu non seulement des observations de psychologue, mais des mots de poète, et le nombreux et élégant auditoire l'a longuement et chaleureusement applaudi.

La magnifique causerie d'Edgard Gallad avait été précédée de la lecture d'un rapport de M. Morik Brin sur l'activité des *Amis de la Culture Française*, et nous ne résistons pas au plaisir de reproduire les chiffres cités par notre collaborateur. La société des "A. C. F. E.", qui comptait à sa fondation sept membres seulement, en a, aujourd'hui, soixante, indépendamment des membres du Comité de Patronage ! Aussi M. Brin n'a-t-il pas craint de se montrer optimiste pour l'avenir du groupement qu'il a fondé. "Sept, hier ou avant-hier, a-t-il dit en terminant son rapport ; soixante, aujourd'hui ; pourquoi ne serions-nous pas cent, demain ?" — Pourquoi, en effet, tous ceux qui croient que la culture française peut être un excellent moyen de rapprochement entre les élites ne s'inscriraient-ils pas parmi les "A. C. F." ?

La Société a, du reste, de beaux projets pour la saison 1930-1931. Les "6 à 7" littéraires reprendront dès novembre prochain, et le Comité envisage, d'autre part, la création d'un foyer et d'une bibliothèque pour les étudiants.

***

Stavro Stavrinos a édité un numéro spécial de "La Semaine Egyptienne," entièrement consacré au grand poète hellène Costis Palamas. Cette très belle édition dont nous félicitons vivement M. Stavrinos, est à la fois un magnifique tribut de reconnaissance envers le grand poète national Grec, et un non moins juste hommage envers le célèbre écrivain ayant travaillé toute sa vie avec son génie poétique pour la grande gloire de sa patrie.

***

(Voir la suite en page 19)

DRAMES & COMÉDIES DE LA VIE

Notre affaire Almazian.

TOUTE la France est en émoi, depuis un an, à cause de l'affaire Almazian et la diffusion dans tous les pays des journaux de langue française a rendu cette affaire d'un intérêt mondial. On sait qu'un certain Rigaudin avait été mystérieusement assassiné, qu'on avait trouvé son corps en une maille d'osier et qu'un tailleur, le nommé Almazian avait été accusé de cette mort. Arrêté, il refusa d'avouer; et, après une très longue détention entrecoupée d'incidents, tantôt dramatiques tantôt comiques, après qu'il eût formulé les plus graves accusations contre la police, passionné l'opinion publique il fut dernièrement remis en liberté. Quant à l'assassinat de Rigaudin, il continue à être mystérieux et on le met sur le compte des anarchistes qui auraient précédemment tué la mère de Rigaudin, autrefois intéressée de près dans ces affaires d'espionnage du temps de la guerre.

En Egypte, nous avons eu notre affaire Almazian et c'est l'affaire de Borai. Mais tandis que dans l'affaire Almazian, le dénouement eut lieu avant la Cour d'Assises, ici, il nous a fallu les magistrats pour rendre leur liberté aux inculpés. Mais ils avaient été détenus 14 mois et l'un deux, le principal a bien voulu nous donner ses impressions:

Les souvenirs d'El Zeini

Mais ce fut une partie très difficile pour notre reporter-rédacteur que de pouvoir l'approcher. Après le verdict de la Cour



Mohamed el Zeini.

d'Assises, l'émotion cruelle qui étreignait le cœur des inculpés, la joie délirante de la mise en liberté à la place de la potence, El Zeini et ses camarades se cloitrèrent dans un farouche isolement. Ils avaient pris le monde entier en grippe, ne tenaient à voir personne, trouvaient dans chaque interlocuteur un agent secret de la police anxieuse de prendre sa revanche et désireuse de les remettre en prison. Aussi, au début, notre collaborateur trouva porte fermée, et il lui fallut user de beaucoup de diplomatie et de finesse pour arriver à obtenir l'interview demandée.

Mais le compère Zeini se méfiait toujours, sous les épais sourcils, le regard était vif et scrutateur tandis que la moustache épaisse cachait un sourire à demi-rassuré. La première question toucha l'affaire Borai directement.

— Quel était le régime du marché de poissons, et de quelle nature étaient vos relations avec El Borai.

— La «Halaka» des poissons exige que chaque négociant ait un travail indépendant et nous avions, chacun de nous un bureau spécial où l'autre n'avai rien à faire: Nous nous efforcions individuellement d'avoir la plus grosse part dans l'arrivage des poissons et nous étions cinq marchands. Rien ne justifait une inimitié quelconque, une hostilité entre nous; nous avions entre nous une concurrence naturelle; mais jamais elle ne prit la forme d'animosité ou de haine personelle. Je tiens à préciser que les relations qui existaient entre le malheureux el Borai, dont je déplore la fin tragique, et moi étaient des plus tendues et pas mauvaises comme on l'a dit, dans le but d'établir ma culpabilité.

Quelles furent vos impressions quand la police vous arrêta?

— Ce fut une surprise brutale. Quand l'officier de police Abdel Ghani Rabie vint à moi au marché de Rateb pacha et m'arrêta, je fus frappé d'une sorte de stupeur car j'ai passé toute ma vie sans faire le moindre mal à personne; comment donc aurais-je pu commettre le crime. Quand l'officier me demanda de fouiller dans ma maison, je ne fis aucune objection, car je n'avais rien à cacher. Les perquisitions se prolongèrent et on ne trouva rien qui pût d'une façon quelconque établir ma culpabilité; tout le temps, je fis preuve de sang froid et de fermeté car ma conscience était tranquille et je savais qu'on ne trouverait rien. Même quand on m'amena sur le lieu du crime, je ne manifestai aucun trouble car j'étais innocent alors que les coupables sont émus quand ils se trouvent sur le théâtre du crime ou en face du corps de leur victime. Puis on m'examina aux rayons X afin de voir si je portais des traces de coups, de contusions ou de blessures qui m'avaient été faites pendant la lutte contre el Borai, on ne trouva rien et je fus raffermi dans ma confiance qu'on ne trouvera rien et que mon innocence sera proclamée.

Je fus, en attendant le jour libérateur où la Justice aura le dernier mot, jeté au fond de la prison de Karmouz, à la disposition de l'enquête. La police fut avec moi des plus dures, à un tel degré qu'on fermait la porte devant mes parents qui venaient me visiter, et on les empêchait même de me procurer des aliments. Je passai dans cet état quinze jours, puis on me transféra au Kism de Labbane. On avait entretemps arrêté Naima et elle commençait la série de ses fausses dénonciations et de ses fantaisistes aveux. A la prison de Labbane, on me traita aussi durement qu'à la prison de Karmouz.

Mes parents essayèrent en vain de me visiter et on me transféra ensuite à la prison de Minet el Bassel. L'opération eut lieu le plus secrètement possible, afin que nul ne sût où l'on me tenait caché. J'acceptais toutes ces misères d'une âme sereine car je savais que ma libération ne tarderait pas et que je sortirai de ce malheur où l'on m'avait jeté injustement. Le jeu de mon transfert de prison en prison continua; de Minet el Bassal, on m'envoya à la prison de Moharram bey où l'on m'enferma dans une cellule obscure; pour y parvenir, il fallait descendre quarante cinq marches. On dit que cette terrible prison date du temps de la guerre car les autorités militaires y enfermaient les espions Allemands. Véritable enseveli vivant, je passai dans ce tombeau quarante jours pendant lesquels je souffris des tortures que je n'oublierai de toute ma vie.

De nouveau, on me transféra à la prison de Hadra et l'on m'enferma dans une cellule étroite où ne sont enfermés que les condamnés à mort. Je n'y voyais que les geôliers et les directeurs de la prison. Inutile de vous conter en détail toutes les souffrances que j'ai endurées, qu'il vous suffise de savoir que j'ai tout stoïquement supporté et que je suis sorti de cette cellule le front haut, fier, sans faiblesse.

— Quelles furent vos impressions pendant le procès?

— Je sentais qu'un magistrat intègre examinait minutieusement notre affaire et que rien ne l'empêcherait de proclamer la vérité. Naïma s'efforçait d'établir l'accusation contre nous et son père Haggag tout en tentant de se disculper elle seule, en faisant croire qu'elle eut la main forcée. Mais ses manœuvres échouèrent, ses espoirs furent déçus et sa mauvaise foi fut éventée.

J'aurais voulu maintes fois répondre aux allégations mensongères de Naïma qui entraient dans ma chair, comme des lames de couteaux mais la présence des magistrats m'en empêchait toute réplique et je restais silencieux, convaincu que la cour saura démêler tout cet écheveau de calomnies.

Je souffrais énormément dans la cage des accusés, par tous les regards, qui étaient dirigés contre moi, comme des flèches, car tous se figuraient que j'étais coupable. Mais quelle admirable compensation quand le public, en attendant prononcer la sentence de l'acquittement, acclama la justice et nous ovationna, enfin convaincu de notre innocence.

—Qu'avez vous ressenti au moment du verdict?

— Avant que la Cour ne rentre après la délibération, j'étais comme atteint de fièvre ne me rendant pas compte de ce qui m'entourait. C'est la minute la plus épouvantable de mon procès, quand on fit l'appel de nos noms et que nous dûmes nous lever, mes jambes ne me portaient plus. En entendant l'acquittement je fus inondé de joie et remerciai Dieu de m'avoir sauvé de l'injustice. Un suppliciant cauchemar de quatorze mois venait de prendre fin...

Et notre interview également prit fin.

La tasse de cuivre.

UNE pauvre vieille, marchande de poules et de lapins, traversait l'autre jour la rue el Nasria quant elle fut appelée par une servante. Elle déposa à terre son panier et se mit à faire voir la volaille; les lapins, en attendant, tiraient la langue de soif. La vieille demanda un peu d'eau qu'on lui apporta dans une tasse de cuivre brillante. Tandis que les lapins étanchaient leur soif, la vieille monta au logis discuter le prix et chargea des petites filles de surveiller les lapins.

Un homme qui passait s'arrêta, se mit à allait et venir, surveillant les petites, et, profitant d'un moment d'inattention, il se jeta sur la tasse de cuivre, l'emporta et se mit à courir dans la rue; les fillettes crièrent au secours, au voleur; un agent de police qui passait par là l'arrêta et le conduisit au kism de police où un procès verbal fut dressé et l'on décida de fouiller la maison du prévenu. Une incroyable surprise les attendait: A peine eurent-ils franchi la porte du logis, que l'officier de la police et ses hommes s'arrêterent interdits. On eut dit qu'ils venaient de prononcer un magique « sesame ouvre toi » car devant eux s'étalaient tous les trésors de la caverne d'Ali Baba, entassés pêle-mêle. Des bagues d'or serties de pierres précieuses, deux montres, une en or et l'autre argent, cinq chapelets d'ambre, une jumelle en or, des soieries et des vêtements riches tous neufs, quatre manteaux de femme de grande valeur, de la lingerie, des plateaux de cuivre travaillé, des services de bureau, des services en argent etc...

Prié de s'expliquer, l'homme à la tasse de cuivre déclara qu'il était un amateur, qui trouve du plaisir à réunir des choses aussi hétéroclites, comme d'autres ont la manie de collectionner des timbres postes.

La déclaration ne fut évidemment pas prise en considération, et l'enquête établit qu'il s'appelle Ibrahim Khater et qu'il a 34 antécédents.

Il les collectionne probablement comme les timbres postes et les bagues de son trésor.

Etoile filante

Sur le ciel automnal une étoile a
[filé,
Incrustant dans la nuit sa pâle
[meurtrissure
Mes yeux en ont miré l'émouvante
[blessure
Et dans sa traîne d'or surpris un
[cœur troublé.

De ses éclats de feu l'azur est
[constellé,
Et les rayons bleuis de son
[éclaboussure
Semblent piquer de fleurs la céleste
[voussure,
Aux mondes effeuillant quelque
[message ailé:

Message radieux de grâce et de
[tendresse,
Dans le mystère, plus charmeur
[qu'une caresse
Sur la terre balance un rêve
[échevelé:

Rêve où brille une rose éprise de
[lumière,
Ou que hante l'amour au sein
[d'une chaumière...
Sur le ciel automnal une étoile a
[filé.

Marius Schemeil

(Cristaux et brisures)

L'Islam en Pologne

Le Moufti de Pologne nous parle de ses compatriotes musulmans.

COMME nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, le Dr. Yacoub Chinkiovich, Moufti de l'Islam en Pologne, est arrivé au Caire la semaine dernière où il a eu l'honneur d'être reçu par S. M. le Roi. Il remercia le Souverain qui, il y a quatre ans, avait eu le geste généreux de faire don de la somme de cinq cents livres pour l'érection de trois nouvelles mosquées en Pologne en remplacement de celles qui avaient été détruites durant la guerre.



Le Dr. Yacoub Chinkiovich

Nous eûmes le plaisir d'avoir un entretien avec le docteur Chinkiovich, et notre conversation roula sur la situation des musulmans de Pologne.

— Leur nombre, nous dit-il, s'élève actuellement à 15.000 âmes et celui des mosquées à seize, réparties dans plusieurs villes de la République.

La plupart d'entre eux sont à Vilno; c'est pourquoi d'ailleurs le Moufti a établi sa résidence dans cette ville.

— Y a-t-il des chrétiens en Pologne qui embrassent la religion musulmane, lui demandâmes-nous ?

— Oui, nous répondit-il. Mais nous tâchons de n'admettre dans notre religion que ceux qui y sont poussés par une foi solide. Les autres, ceux qui ne cherchent dans l'Islam qu'un moyen facile de divorce, ne nous intéressent pas.

— Le gouvernement polonais traite-t-il avec équité ses ressortissants musulmans?

— Comme vous le savez, la plus grande partie de nos compatriotes sont catholiques. Mais je puis dire, sans exagérer, que nous sommes beaucoup mieux traités que les polonais orthodoxes. Le gouvernement même paie des subventions aux "Imams" de nos mosquées.

Nous demandâmes alors au docteur Chinkiovich si ses compatriotes musulmans récitaient leurs prières en arabe ou en polonais ?

— Nos musulmans ignorent la langue arabe. Mais malgré cela ils lisent le Coran dans sa langue originale. Les caractères y sont inscrits en arabe avec leur traduction polonaise au dessous afin qu'ils puissent par la comparaison des mots se familiariser avec la langue arabe.

C'est en français que le Moufti de Pologne nous entretint; mais il n'ignore pas la langue arabe qu'il étudia à l'Ecole des langues orientales de Berlin. Il lit couramment les journaux arabes et les comprend sans pouvoir parler cette langue à laquelle il n'est pas habitué.

— Les prières du vendredi dans vos mosquées se passent-elles de la même façon que chez nous ?...

— Oui, seulement j'ai remarqué que nous faisions beaucoup plus de génuflexions que vous autres. Nos musulmans ne font pas les cinq prières quotidiennes, mais seulement celle du vendredi qui prend alors beaucoup plus d'ampleur.

— Est-il permis aux musulmanes polonaises de frayer avec les hommes ?..

— Certes. D'ailleurs nos femmes ne portent pas de voiles, nous répond le Moufti. De plus, afin de donner l'occasion à nos jeunes gens et nos jeunes filles de se connaître et de favoriser le mariage entre eux, nous organisons chaque année à Vilno une grande soirée dansante. De toutes les parties de la Pologne ils accourent et cela a donné jusqu'ici d'excellents résultats.

Avant de nous quitter, le docteur Chinkiovich nous déclare qu'il compte partir en pèlerinage à la Mecque, et que dans deux mois il sera de retour en Egypte où il s'arrêtera quelque temps avant de regagner la Pologne.

Notons que le Moufti est habillé à l'européenne et qu'il ne revêt le costume dont on le voit recouvert dans notre cliché que dans les cérémonies officielles.

IMAGES, la revue qu'il faut lire et propager, qui a battu tous les tirages des revues françaises, paraissant en Egypte et qui a acquis tous les suffrages.



LA REINE DE ROUMANIE A ALEP.

La reine Marie de Roumanie et sa fille la princesse Ileana, photographiées à l'entrée de la citadelle "Gabal Semaan" à Alep qui remonte au temps des Romains. A leur gauche, le général Pichot-Duclos, commandant des troupes françaises de la Syrie du Nord.



LE TOURNOI MILITAIRE BRITANNIQUE.

La semaine dernière eut lieu à Héliopolis un tournoi militaire britannique qui obtint un vif succès, et auquel avaient pris part des soldats de l'armée égyptienne.

A gauche, la cavalerie britannique.

A droite, la cavalerie égyptienne en costumes originaux et au dessous une équipe de cavaliers en costumes chinois.





LE DIRECTEUR DES DOUANES

La semaine dernière eut lieu à Alexandrie un banquet en l'hon
veau directeur des douanes, et le premier égyptien à qui fur
milieu de la table d'honneur S.A. le prince Omar Toussoun et S.



MOUKHTAR ET MOHAMED SABRI FÊTÉS A PARIS.

Notre photo représente la cérémonie du thé qui fut offert à Paris par la Société égyptienne en l'honneur de Mohamed Sabri et du sculpteur Mahmoud Moukhtar. Le thé fut présidé par Mahmoud Fakhri pacha, ministre d'Egypte à Paris



LEFÈVRE ET LOTTI AU CLUB ÉGYPTIEN D'AVIATION

Le club égyptien d'aviation a offert la semaine dernière un thé en l'honneur des deux valeureux aviateurs français Lefèvre et Lotti de passage au Caire. Entre Lefèvre (à gauche) et Lotti (à droite) avait pris place le prince Abbas Halim, président du Club.





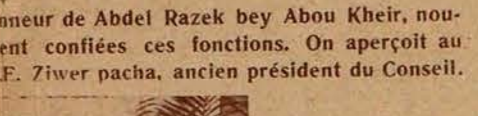


...L'HONNEUR

...nneur de Abdel Razek bey Abou Kheir, nou-...ent confiées ces fonctions. On aperçoit au ...E. Ziwer pacha, ancien président du Conseil.

LE NOUVEAU MINISTRE D'ITALIE A PRÉSENTÉ SES LETTRES de CRÉANCES.

Mercredi matin S.E. M. Robert Cantalupo, le nouveau ministre d'Italie en Egypte a présenté, avec le cérémonial d'usage, ses lettres de créances à S. M. le Roi. Au milieu, Roberto Cantalupo ayant à sa droite le Com. Toni et à sa gauche Hassanein bey, Zulficar pacha et Ihsan bey, photographié à sa sortie du palais après la cérémonie.

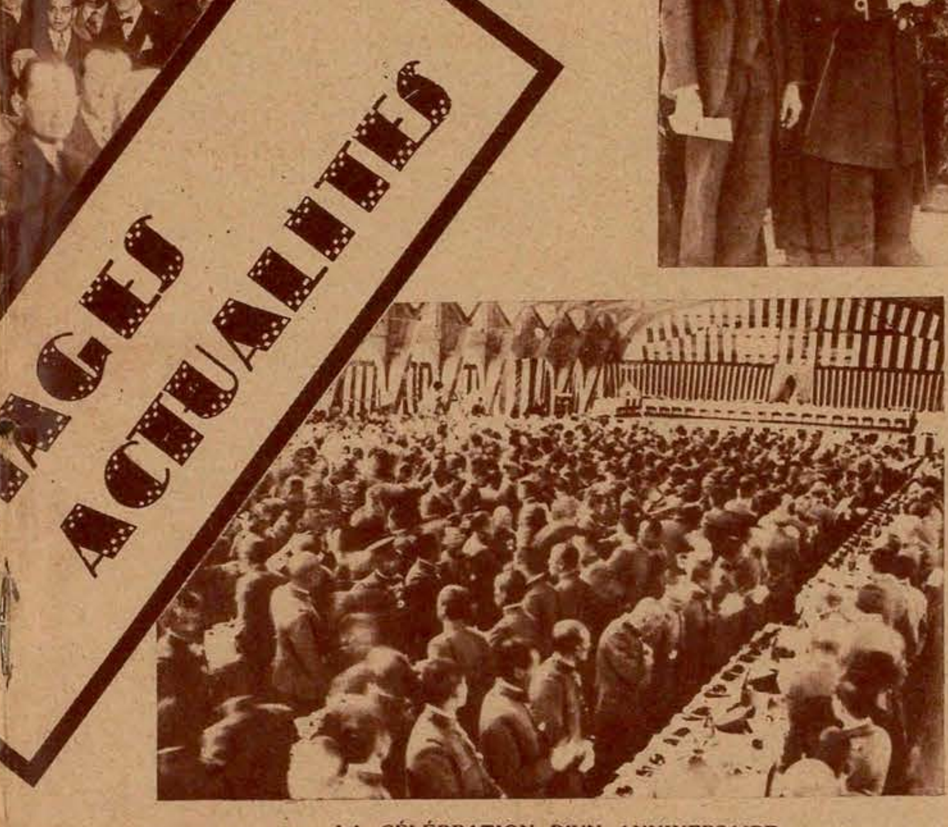




LES CADETS DU NAVIRE-ÉCOLE GREC AU CAIRE.

Un détachement de cadets grecs du navire-école " Ares " est arrivé mardi au Caire. Un émouvant service commémoratif eut lieu au tombeau de Georges Miniakis dont une généreuse donation a permis de créer le navire-école en question. Notre cliché représente les cadets du navire-école après la cérémonie du cimetière grec-orthodoxe St. Georges.

...AGES ACTUALITES



LA CÉLÉBRATION D'UN ANNIVERSAIRE.

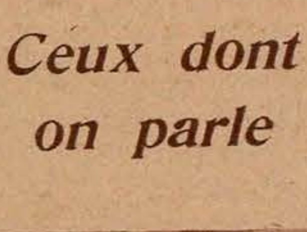
L'armée japonaise a célébré avec éclat le 25e anniversaire de sa victoire sur la Russie. Notre photo a été prise durant l'un des banquets qui eurent lieu à cette occasion.

Ceux dont on parle



LE LEWA SADEK YEHIA PACHA

premier aide de camp de S. M. le Roi qui vient d'être mis à la retraite par un décret royal.





Le NOUVEAU CONSUL GÉNÉRAL d'IRAK AU CAIRE.

Dimanche dernier est arrivé au Caire le docteur Abdalla el Damlougui, le nouveau consul général d'Irak, venu prendre ses fonctions dans la capitale.

Mme MAKRAM EBEID

Femme du ministre des Finances, actuellement à Londres, et qui fut invitée récemment à diner chez Mme Henderson, femme du ministre britannique des Affaires Etrangères.



LA MARCHE DE MAHATMA GHANDI.

On sait l'importance grandissante que prend le mouvement de Ghandi le célèbre leader hindou, contre les autorités britanniques aux Indes. Notre photo de gauche représente Ghandi et son cortège dans leur marche à travers les Indes avant la fabrication du sel...



LORD DEWAR.

Le fabricant de la marque de whisky bien connu Dewar's qui vient de mourir la semaine dernière.





LE GÉNÉRAL PANGALOS

L'ex dictateur grec qui vient d'être condamné par la haute Cour de justice à deux ans d'emprisonnement et à cinq ans de dégradation civique.

LA FEMME MODERNE

Sur une délicieuse toilette en mousseline de soie noire, imprimée de fleurs bleu Delft, un manteau en crêpe de chine noir orné de renards noirs donne une note de grande élégance.



Les ensembles pour l'après midi sont très en vogue à Paris. Notre modèle en crêpe romain noir, souligné de crêpe blanc, a énormément d'allure.



Peut-on rêver une plus jolie robe d'après midi que ce modèle en crêpe georgette noir, avec ses applications de dentelles écrues?



Notre photo montre la robe "Sentimentale", en moire vert-jade, égayée d'un col et de parements en fines dentelles d'Irlande, dont la ligne est très nouvelle.

"Les commerces d'amour et d'amitié ne subsistent point sans la politesse. Pour les gens mariés, s'ils se détestent si souvent, c'est qu'ils se négligent sur tout, et qu'ils sont obligés de se passer leurs mauvaises façons."

Mme de Rieux. (18ème siècle)

QUE serait la vie sociale et mondaine sans la politesse? Ce n'est pas une hypocrisie d'être polie, mais tout simplement une question de bonne éducation. La nouvelle génération se moque des anciennes manières de politesse un peu surannées de nos grands parents, ce en quoi la nouvelle génération a tort, car elle n'a rien gagné en adoptant des façons cavalières; le sans-gêne, le laisser-aller entre jeunes gens et jeunes filles est d'un mauvais goût parfait. Ce sont les jeunes filles qui en souffrent les premières; elles croient être à la page en permettant à leurs camarades de les traiter en garçon, et sont très étonnées quand le "copain" du dancing, du cocktail et de la cigarette se marie par ailleurs. Passer à l'état de "laissé pour compte" n'a guère de charmes.

Oh! je sais bien que la jeune fille moderne sur laquelle on déblatère à bave que veux-tu, est une infime minorité dans l'ordre social, mais beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens de la meilleure société moderne, manquent parfois aux lois élémentaires de ce que nos ascendants appelaient la civilité puérile et honnête.

La vie sociale doit être un délassement, un plaisir, une distraction; si on commet de ces petites impolitesses qui, malheureusement, sont trop courantes, on manque à tous ses devoirs de personne bien élevée. La plus jolie femme perd son charme aux yeux du public quand elle entre en retard dans une salle de concert, fait du bruit avec ses talons, ignore complètement le musicien ou le chanteur en scène en dérangeant tout le monde pour s'asseoir. Du reste les jeunes gens qui arrivent en retard sont tout aussi insupportables et ont encore moins d'excuses; je laisse à penser les commentaires "sotto voce" des voisins dérangés par les retardataires cherchant à gagner leur place au milieu d'une rangée, marchant sur les pieds, décoiffant les dames en passant, pendant que le ténor ou le pianiste met toute son âme dans une phrase de tendresse exquise.

Il faut bien se dire que les conférences n'amusent pas tout le monde; on y va par amitié pour le conférencier, parce qu'il faut se faire voir dans un endroit chic, qu'un tel conférencier est à la mode, qu'on s'attend à des rosseries de la part d'un autre. La politesse exige qu'on reste au moins jusqu'à la fin, et tout au plus a-t-on le droit de bailler discrètement derrière sa main.

Que de personnes ont la manie de chuchoter ensemble pendant l'exécution d'un beau programme musical; dans un autre ordre d'idées la personne lisant à haute voix les sous-titres au cinéma muet risque de donner une crise de nerfs à ses proches voisins. Les personnes bien élevées n'importunent jamais leur entourage; pas plus dans les endroits publics, dans la rue, que dans l'intimité de leur foyer.

L'autre jour dans le métro, un monsieur très poliment se leva pour offrir sa place à une dame debout. Elle s'assit sans même remercier d'un signe de tête, comme si c'était un droit d'incommoder quelqu'un parce que femme. Quelle incompréhensible erreur! Un sourire de politesse aimable embellit la femme de cinquante pour cent. Connaissez vous rien de plus désagréable que d'être pris à témoin en public par un ménage ami se disputant comme chien et chat? Ou d'écouter un des deux conjoints se payer devant tout le monde la tête de l'autre? Et les jeunes filles répondant avec impertinence et parfois même très grossièrement à leur mère!...

"Mon Dieu! maman que tu es vieux jeu! Quelle radoteuse!" disait l'autre jour une jolie blondine de mauvaise humeur chez Groppi, parce que sa mère ne voulait pas lui laisser boire un deuxième martini, et qu'elle insistait pour se faire présenter le jeune homme qui dansait avec sa fille.

Quant à la politesse entre mari et femme, nous en parlerons un autre jour; aujourd'hui cela nous mènerait trop loin....

Gisèle de Ravenel.

les conseils



UN de nos lecteurs de Palestine me réclame des conseils de l'Oncle Mireille! Il jouait au trictrac et ronchonna quand je lui fis la commission. Il ronchonne beaucoup, du reste comme tous les fonctionnaires écrasés de travail, les pauvres gens et n'ayant que 75% de jours de congé par an. Il est fort bien élevé, l'Oncle Mireille; il a horreur de gens qui se mouchent avec leurs doigts ou qui boivent dans son verre au café du coin. Si je parviens à lui persuader d'offrir les conseils de son immense expérience des choses de ce monde, ses neveux n'ont qu'à bien se tenir!

— Nièce Line je vous répondrai par voie de poste dès que j'aurai eu une causerie à votre sujet avec notre ami le docteur. En attendant épongez vous au moins deux fois par jour avec de l'eau tiède très salée. Le soir enroulez une bande velpeau — pas trop serrée — et mettez la nuit un coussin sous vos pieds pour les avoir aussi haut que la tête. Mes nièces me font grand plaisir en me demandant des conseils et ne me dérangent jamais.

— Ma nièce F. A. E. ce que vous me demandiez dans votre lettre en est tellement difficile à dire! J'ai consulté à votre sujet et je crois que d'ici quelques jours je pourrai enfin vous donner une réponse; espérons-la favorable. En attendant usez beaucoup d'eau froide et surveillez votre nourriture.

— Un peu de patience, nièce M. B., je je vous répondrai par lettre dès que j'aurai le renseignement demandé. La solution de votre problème est franchement difficile à trouver.

— J'ai reçu votre lettre nièce A. S. et je vous répondrai par lettre à vos trois demandes. Merci pour votre très aimable lettre.

— Ma chère nièce Tamira, mon coiffeur m'a promis de me donner un conseil utile en réponse à votre demande.

— Maman inquiète: prenez exemple sur les fellahines; l'habitude de porter des fardeaux ou des cruches d'eau sur la tête leur donne cette belle démarche et le dos droit que les étrangers admirent tant chez elles. Habituez vos enfants à se promener le matin avec un livre, par exemple, sur la tête — même vos bébés. Au bout de quelques jours ajoutez un autre volume, puis un troisième. Une de mes amies amuse ses enfants au cours de cet exercice en faisant jouer une marche sur son gramophone, et c'est gentil comme tout de voir les petits bonshommes marcher en mesure avec leur livres sur la tête. La plus grande fillette est devenue si habile qu'elle peut porter un verre plein d'eau sur la tête sans en verser une goutte. Tous ses enfants sont droits comme des i.

— Avant d'envoyer vos enfants jouer au jardin, si vous craignez les moustiques, passez une éponge trempée dans du vinaigre délayé d'eau fraiche sur leur cou, bras et jambes. Dans le cas de piqures irritantes, mettez une cuillerée de miel dans un litre d'eau bouillante et quand le liquide est tiède appliquez le sur les piqures.

— Si votre petit garçon est si gauche, nièce inquiète, menez-le dans un cours de danse rythmique. Vous serez étonnée du résultat.



La grande élégance des parisiennes exige les souliers du soir assortis au sac. Notre photo donne une idée de la beauté d'un soulier en crêpe de chine vert pâle orné de strass, s'harmonisant avec le sac de même nuance.

LE CHIEN, FIDELE AMI DE L'HOMME

Les chiens au service de l'armée et de la police.

Le chien, le plus fidèle ami de l'homme comme on l'appelle, est aussi son protecteur et son défenseur. Que de cas n'avons-nous pas entendu citer où cet animal a sauvé la vie de son maître?

Le chien possède un odorat d'une sensibilité extraordinaire. Et, chose curieuse, tandis que l'être humain ne peut sentir qu'une ou deux émanations à la fois, ce quadrupède peut le faire jusqu'à trente et quarante. C'est pour cette raison que vous le voyez toujours dans la rue, museau à terre, flairer les parfums divers qui se dégagent de la chaussée afin de se rendre compte si son maître est bien en sécurité derrière lui...

Aussi de tous les temps les hommes se sont servis du chien pour les qualités extraordinaires dont il est pourvu.

Les chasseurs l'ont utilisé pour les aider à repérer le gibier et à le leur apporter quand il a été tué.

Durant la guerre les chiens policiers ont joué un grand rôle qui est tout à leur honneur, en rendant des services appréciables à l'armée... Depuis, les policiers les utilisent dans les affaires criminelles où, dit-on, ils font merveille, et n'hésitent pas à payer jusqu'à 200 livres une bête qui a fait ses preuves.

Souvent les chiens en reniflant le corps d'un homme qui vient d'être tué arrivent à découvrir l'auteur du meurtre. Leur odorat, comme nous l'avons déjà dit plus haut, est d'une subtilité extraordinaire et ils peuvent suivre pas à pas le chemin parcouru par l'assassin.

Pendant les hostilités c'est à eux qu'on a eu recours pour l'envoi de missives d'un camp à un autre, à eux aussi que fut dévolue la charge du transport de colis entre l'arrière et les tranchées, et on a pu se rendre compte de la façon intelligente dont ils se prenaient pour dépister l'attention des ennemis.

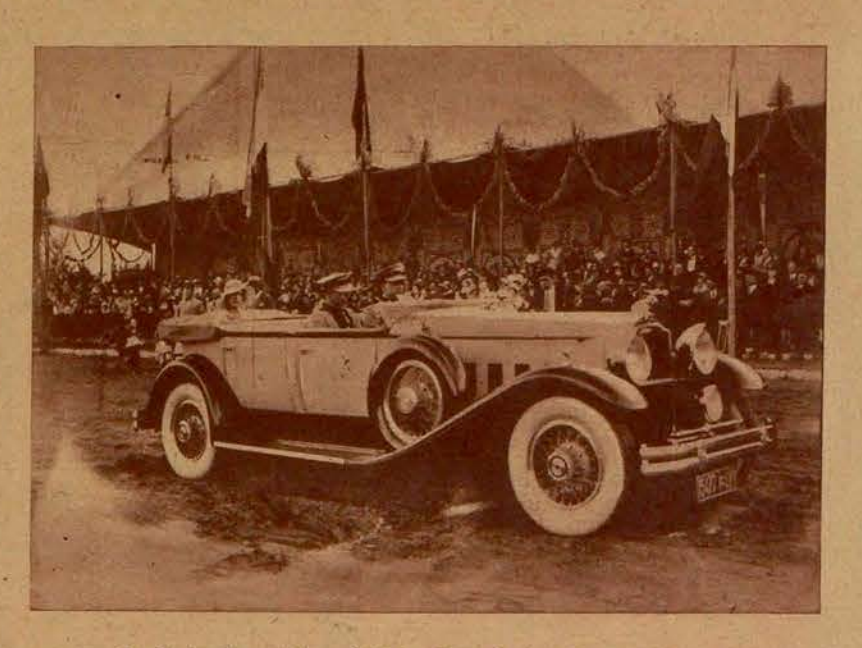
Plus qu'un ami de l'homme le chien est également son gardien et son défenseur. Si l'un, "Rintintin" fit gagner à son maître des sommes impressionnantes en figurant dans nombre de films cinématographiques, d'autres n'en furent pas moins d'une aide précieuse dans des circonstances où des vies humaines se trouvaient en danger.

Saluons donc dans ce quadrupède fidèle l'ami le plus sincère dont l'homme ait eu à se glorifier...



Groupe de chiens traînant une voiturette chargée de munitions.

Echos du Gymkhana du Mena House



La Packard grand luxe (M. A. Benin) lauréate du 1e. prix de super-élégance.

Il n'est question que des automobiles **NASH** et **PACKARD** depuis quelques jours. Le triomphe qu'elles ont obtenu à la Fête du Mena House du dimanche 6 Avril, fait le sujet de toutes les conversations. On ne parle que de cela et on en parlera longtemps encore. C'est que les voitures présentées, dépassaient en beauté tout ce que l'art des constructions nous avait habitués à voir jusqu'ici.

Le Torpédo Sport Grand Luxe *PACKARD 745* qui a remporté le 1er. Grand Prix de Super Elégance avec les félicitations du jury, était éblouissant d'esthétique et d'harmonie. Il souleva l'admiration générale du public de connaisseurs devant qui il a défilé. Véritable merveille de construction mécanique, cette *PACKARD* respirait un air de noblesse qu'on ne trouve que dans les équipages de cour. Une autre *PACKARD*, un cabriolet d'un cachet des plus aristocratiques reçut le troisième prix de la même compétition.

Les *NASH* présentées, une Limousine et un Roadster possédaient une personnalité des plus agréables à voir, leur ligne d'un goût très heureux, leur attira des applaudissements chaleureux. Le Roadster d'une forme particulièrement jolie, retint l'attention du public d'une façon spéciale et était désigné à prendre le premier prix de sa catégorie. Quoiqu'il n'eut pas l'heur de l'enlever, il n'en reste pas moins que la préférence du public a penché nettement de son côté.

Ceux qui s'en vont

Notes biographiques sur l'impératrice Zoditou

L'IMPÉRATRICE Zoditou d'Abyssinie dont la mort récente a causé une vive émotion dans les milieux égyptiens était la fille préférée de l'illustre Ménélik.

Des intrigues sans nombre, dont quelques-uns de nos lecteurs se souviennent, avaient été nouées autour de la couche du Négus agonisant. Sa fille Zoditou fut de force éloignée de son père et séquestrée au fond du palais impérial par les ennemis du Négus qui avaient caché au peuple la mort de Ménélik pour mieux s'emparer de son trône. Et sa fille, son héritière, était gardée prisonnière. Lentement Zoditou gagna des consciences à sa cause et le 16 septembre 1916, lorsqu'elle se sentit assez forte, elle se faisait proclamer impératrice, tandis que de son côté le prince Taffari Makonnen, qui l'avait aidée dans son coup d'état, était élu régent de l'Empire et héritier du trône.

Et celle qui mena avec tant d'énergie cette lutte, celle qui vint à bout de tant de sourdes menées et qui vécut, en tenant les fils de toute une diplomatie compliquée, des heures tragiques, était une mince jeune femme, d'allure presque indolente, au regard doux et tranquille,


L'impératrice Zoditou

mais qui parfois s'illuminait d'étranges lueurs. Sur le trône - divan de son palais à la triple enceinte, où toute une armée de soldats à la haute taille et aux corps athlétiques montent la garde, elle se tenait tout de blanc et de noir vêtue, dans ses mousselines et ses soieries qui l'enveloppaient des pieds jusqu'aux yeux. Elle parlait sans gestes, avec une grande douceur, les mains toutes petites et jointes.

Et, la causerie finie, elle s'éloignait légère, la démarche un peu dansante et rythmée, comme aux jours de son enfance, lorsqu'elle n'était encore que grâce naïve et jeunesse timide, à l'ombre du redoutable négus Ménélik, son père, Roi des Rois.

Energique et d'une piété proverbiale Zoditou inspirait à tous ceux qui l'approchaient respect et vénération. A son retour d'Abyssinie l'Amba Yoannès, Patriarche des Coptes, qui avait été reçu par l'Impératrice, emporta d'elle la meilleure impression. " C'est une grande reine, disait-il, dont les nombreuses qualités lui ont valu l'attachement et la sympathie de son peuple qui retrouvait en elle les vertus nombreuses de son auguste père, le Négus Ménélik."

Un record de longévité

Un Turc, âgé de 125 ans et marié 45 fois.

IL y a cent vingt cinq ans naissait dans la Moudirieh de Berber, au Soudan, un enfant du sexe masculin de père turc et de mère égyptienne. On lui donna le nom de Aly Khamis.

Il y a cent vingt cinq ans... et il vit encore dans une vieille bâtisse du quartier de Rod el Farag, où nous allâmes le trouver l'autre jour.

Arrivé devant son logis nous nous apprêtions à y pénétrer quand une voix de stentor, venant de l'intérieur, nous cloua sur place et l'on ne consentit à nous ouvrir la porte que lorsque nous eûmes décliné nos noms, prénoms, qualités, et l'objet de notre visite.

Un vieillard était devant nous au visage ratatiné comme une feuille sèche et aux mains calleuses, qui tout de suite, en hôte connaissant les lois de l'hospitalité la plus élémentaire, nous offrit une cigarette. Nous nous excusâmes et lui manifestâmes notre étonnement de le voir fumer à son âge. Il nous répondit qu'il fumait depuis des temps immémoriaux et qu'il ne consommait pas moins de soixante cigarettes par jour.

— Comment alors avez-vous pu conserver une santé aussi parfaite, lui demandâmes nous, surpris?

— Ma santé vient de Dieu, s'exclama-t-il, en levant les yeux au ciel. J'ai une formule que je récite chaque soir, due au Sayed Margani, et qui préserve ceux qui en font usage de toutes maladies et de tous maux.

Aly Khamis vécut près de quatre


Le vieillard Aly Khamis, âgé de 125 ans

vingt quinze ans au Soudan et le reste de sa vie au Caire où de métier en métier il en arriva à se faire embaucher en qualité de "baoab" dans un dépôt de bois où il se trouve actuellement.

Grand admirateur du sexe il convola quarante cinq fois en justes noces, mais il nous déclara qu'une seule femme seulement avait réussi à faire vibrer les cordes de son cœur: C'était sa première épouse.

Notons que Aly Khamis malgré ses cent vingt cinq ans n'en a pas moins conservé une certaine vigueur et une robustesse que lui envieraient ses petits enfants. Témoin le fait suivant. Un jour qu'il se trouvait à Abbassieh, il voulut prendre le tram pour rentrer chez lui; il trouva le véhicule trop encombré et ne voulant pas attendre, s'en fut "pédibus cum jambis" jusqu'à Rod el Farag où il arriva sans ressentir aucune fatigue.

Voilà une performance que je défie nombre de nos jeunes gens de faire...

LES PREMIERS PNEUS AUTOMOBILES

Ils furent inventés pour plaire à un enfant

IL y a quarante-deux ans, rien qu'une paire de pneus existait dans le monde entier. Ceux-ci entouraient les roues arrières d'un tricycle sur lequel un jeune garçon, Johnnie Dunlop, se promenait dans les environs de Dublin par une nuit de clair de lune de l'année 1888.

Son père, un chirurgien vétérinaire doublé d'un inventeur, avait fabriqué des pneus gonflés à l'air pour remplacer les bandes en caoutchouc qu'on utilisait à ce moment. Il voulait par ce moyen accroître la vitesse du véhicule de son fils qui avait été battu récemment dans une course de tricycles par un de ses aînés. Il était dix heures du soir quand le travail des nouvelles roues fut terminé. Impatient d'essayer sa nouvelle machine et ne voulant pas attendre jusqu'au lendemain, le jeune Johnnie Dunlop grimpa sur son tricycle avec lequel il gagna le large. Mais quelques moments après, une éclipse de lune l'obligea à rentrer chez lui.

Quarante ans après les 85 pour cent de la production du caoutchouc aux Etats-Unis étaient utilisés pour les pneus d'automobiles. Dans les contrées tropicales 7 millions d'acres de terrain sont réservés à la plantation d'arbres à caoutchouc pour parer à la très grande demande des fabriques de pneus dans le monde.

Quoiqu'il en soit le premier inventeur des pneus automobiles est M. John Boyd Dunlop, qui vivait en Irlande quoiqu'il ne fût pas Irlandais. Il naquit dans un petit village d'Ecosse. A l'âge de dix-huit ans, pourvu du diplôme de chirurgien vétérinaire, il alla s'établir à Edimbourg. Quelques années après, changement de résidence. Le chirurgien ouvre une clinique vétérinaire à Dublin et déploie ses efforts à chercher de nouveaux traitements pour alléger la souffrance des animaux. Mais, d'esprit inventif, il essaie de découvrir un moyen d'atténuer les vibrations que subit un véhicule sur la grande route.

*
* *

Quand, quelque temps plus tard, Dunlop voulut intéresser à ses pneus un grand fabricant de tricyles, celui ci hocha la tête avec scepticisme. " Avec les roues de mon invention ma bicyclette peut battre dans une course n'importe quelle autre, sortie de vos ateliers" lui dit Dunlop. "C'est une chose que j'aimerais bien voir, plutôt que d'entendre, répartit le fabricant".

Une course fut décidée pour le lendemain.

Le fabricant se rendit à la maison du vétérinaire monté sur le dernier modèle sorti de ses ateliers et se préparait à infliger une défaite écrasante à Dunlop. Mais les rôles furent renversés et le fabricant dut bien convenir après la course où il fut battu de très loin, de l'infériorité de ses roues.

Immédiatement il commanda une paire de pneus à Dunlop et les ayant montés sur une de ses machines, il se mit à pédaler avec force pour rentrer chez lui. Mais arrivé à un coin de rue (la chose fait sourire aujourd'-hui) il fut arrêté par un agent de police pour excès de vitesse (!)

De ce jour les pneus Dunlop acquirent une réputation sans cesse croissante et une société fut formée pour mettre à profit la découverte de l'inventeur.

Celle-ci a fait du chemin depuis; et si aujourd'hui nous pouvons confortablement nous promener et voyager dans une spacieuse automobile montée sur des pneus gonflés à l'air, nous le devons à un chirurgien vétérinaire, John Boyd Dunlop.

La chirurgie chez les animaux

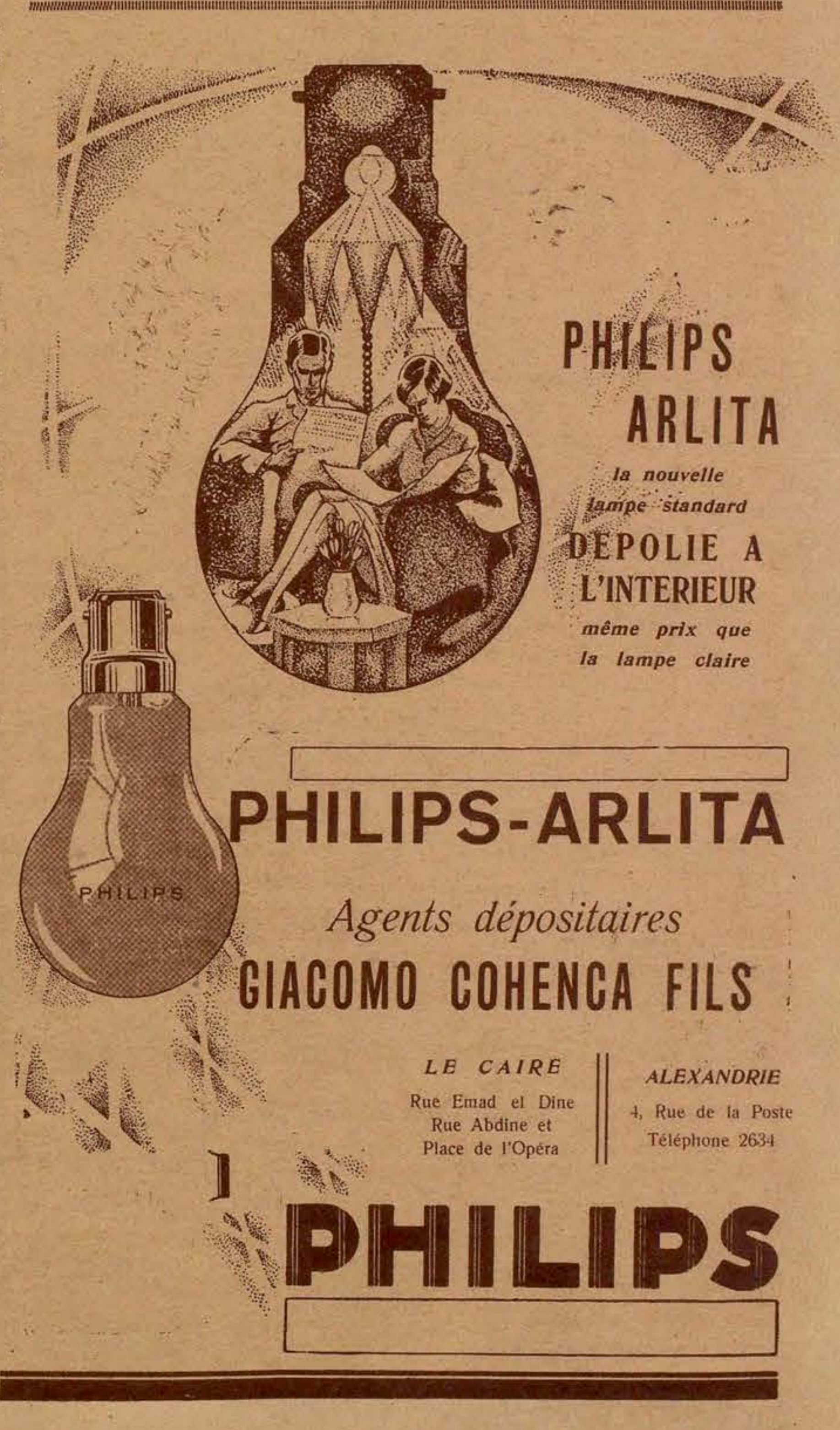
On sait que les fauves, notamment les loups ou les carnassiers de ce genre, n'hésitent pas à sacrifier un de leurs membres, à s'amputer d'une patte, lorsqu'ils sont pris au piège. La plupart du temps, les animaux, ainsi estropiés, guérissent.... et ne se font plus prendre, la trappe fût-elle la plus ingénieusement conditionnée du monde.

Ce que l'on sait moins, par contre, c'est que certains animaux s'entendent fort bien à panser leurs blessures au moyen d'herbe ou de terre humide, notamment de fange, qui fait merveille, paraît-il. Ainsi, au Gabon, récemment, un chasseur a tiré sur un chimpanzé qui portait à la cuisse une formidable cicatrice, à moitié guérie et provenant sans doute d'un coup de lance. Il s'y trouvait encore des fragments d'emplâtre, constitué par des herbes pressées et appliquées sur la blessure. Voilà une vingtaine d'années, un explorateur allemand abattit, dans la région volcanique du lac Kivu, un gorille qu'il avait blessé à l'abdomen, d'une première balle. Lorsque la pauvre bête fut ramassée au fond d'un ravin où elle avait roulé, le chasseur constata qu'elle avait posé, sur la blessure, une sorte de pansement grâce auquel l'hémorragie s'était arrêtée. Les éléphants eux aussi, savent soigner leur blessures.

Dans la « Nature », un périodique français tout à fait sérieux et digne de foi, un médecin colonial rapporte mieux encore : ayant tiré, au Caméroun, un petit singe, il constata que la jambe droite de l'animal était encerclée d'un morceau de liane dépouillée de son écorce, témoin indiscutable d'une manœuvre opératoire.

La pièce envoyée à M. Bourdelle, directeur du muséum d'Histoire naturelle de Paris, permit de constater que deux bouts de liane de 12cm. de longueur avaient été introduits dans des ouvertures de suppuration osseuse, à la profondeur de deux centimètres, afin de drainer le pus, comme nos chirurgiens le font dans nos hôpitaux.

Le fait, en vérité, est extraordinaire, et mérite d'être cité.



Programme

du Samedi 19 Avril

LES COURSES

Courses à Alexandrie

PREMIERE COURSE

THE COUNTRYBRED JUVENILE STAKES. — Pour chevaux countrybreds maiden ou ayant gagné une course. — Dist. 5 furl. — Prix L. E. 100.

Comedy Girl	Stefano	9	4
Master Rienzi	Deforge	9	4
King William	Maiden	9	2
Stirley	X	9	0
Marfisa	Sharpe	8	13
Rose Pattern	Allemand	8	9
Ramona	Barnes	8	6

Nous désignons : King William, Marfisa.

DEUXIEME COURSE

THE VICTORIA STAKES. — Pour chevaux arabes de 3ème classe. — Poids âge. — Dist. 6 furlongs — Prix L. E. 100.

Le Cid	Simper	9	7
Ramadan	Allemand	9	6
Gamin	Sharpe	9	2
Djinan	Marsh	9	2
Mirsal	Deforge	7	12
Bezhad	Lister	7	12
Sans Soucis	Maiden	7	12

Nous désignons : Gamin, Sans Soucis, Miral.

TROISIEME COURSE

THE MAIDEN PLATE. — Pour chevaux de pur sang qui n'ont jamais gagné. — Poids pour âge. — Distance 1 mile. — Prix L. E. 100.

Cannot Try	Sharpe	9	0
Paper Weight	Lister	8	11
Atoll	Gibson	8	11
Silver Glow	Garcia	7	11
Soleimont	Lepinte	7	11
Pat O'Neil	Andrea	7	11
Stromboli	George	7	11
Yasmeen	Robertson	7	8
Valley Forge	Barnes	7	8
Cool Drop	Jeckells	7	8
Madiette	Luby	7	8

Nous désignons : Valley Forge, Atoll, Cannot Try.

QUATRIEME COURSE

THE ALEPPO HANDICAP. — Pour poneys arabes de 2ème classe. — Dist. 1 mile. — Prix L. E. 150.

Judex II	Garcia	9	0
Sadouk	Allemand	8	9
Limon	Barnes	8	6
Hindenberg	Deforge	8	4
Nassar	Simper	8	3
Asfour el Nil	Gibson	8	0
Moug	Andrea	7	12

Nous désignons : Limon, Nassar, Asfour el Nil.

CINQUIEME COURSE

THE NILE HANDICAP. — Pour chevaux countrybreds.—Dist. 7 furl. — Prix L.E. 250.

Starland	Barnes	9	12
Cleopatra	Gibson	9	9
Lady Rose	Sharpe	9	5
Master Rosevean	Deforge	9	4
Rosabella	Luby	7	13
Desert Prince	Lister	7	9
Illeana	Simper	7	9
Our Lady	Garcia	7	9
King William	Robertson	7	0

Nous désignons : Lady Rose, Cleopatra, Rosabella.

SIXIEME COURSE

THE LUDD HANDICAP — Pour chevaux arabes de 2ème classe. — Distance 1 1/2 miles. — Prix L. E. 150.

Ibn el Nur	Deforge	9	0
Bareed	Lister	8	12
Coq d'Or	Allemand	8	11
Râleur	Sharpe	8	11
Tiger	Barnes	8	8
Caracalla II	Stefano	8	7
Biscot	Lepinte	8	2
Hindenberg	P. D.	8	0
Ares	Gibson	7	8
Zaher	Luby	7	6
Rex	Garcia	7	0

Nous désignons : Ares, Ibn el Nur, Râleur.

Programme

du Lundi 21 Avril

Courses à Alexandrie

PREMIERE COURSE

THE HADRA STAKES. — Pour poneys arabes de 3ème classe. — Poids pour âge. — Distance 5 furlongs. — Prix L. E. 100.

Chiquito	Deforge	8	13
Farouz	Gibson	8	6
Dabhan	Marsh	8	2
Salek	P. D.	8	1
Fawet	Garcia	7	10
Metaab	Jeckells	7	4

Nous désignons : Farouz, Fawet, Metaab.

DEUXIEME COURSE

THE PONY BEGINNERS STAKES. — Pour poneys arabes qui n'ont jamais gagné — Poids pour âge. — Distance 6 furlongs. — Prix L. E. 80.

Alatoul	P. D.	9	3
Ruy Blas	Deforge	8	12
Hailan	Sharpe	8	11
Senan	X	8	9
Vlasi	Barnes	8	6
Mon Gosse	Stefano	8	6
Norweige	Marsh	8	4
Ibn el Assil	Andrea	8	0
Wagih	Simper	7	12
El Agar	Gibson	7	12
Caprice Noir	Maiden	7	12
El Obeya III	P. D.	7	6
Makram	Garcia	7	6

Nous désignons : Vlasi, Caprice Noir, Mon Gosse.

TROISIEME COURSE

THE BEGINNERS STAKES. — Pour chevaux arabes qui n'ont jamais gagné. — Pour pour âge. — Distance 6 furlongs — Prix L. E. 80.

Alatoul	Andrea	9	3
Icaros	Maiden	8	12
Phaeton	X	7	12
Black Knight	Garcia	7	12
Sprite	Barnes	7	12
Ghandour	Deforge	7	12
Selwardon	Marsh	7	15
Fayad	Gibson	7	12

Nous désignons: Alatoul, Fayad, Selwardon.

QUATRIEME COURSE

THE BELKAS STAKES. — Pour poneys arabes de 3ème classe. — Poids pour âge. — Distance 1 mile. — Prix L. E. 100.

Pasha	P. D.	9	3
Gebelli	Andrea	8	11
Bucephale	P.D.	8	9
Libeccio	George	8	9
Chiquito	Deforge	8	9
Tayar el Nil	Maiden	8	9
Shibl	Sharpe	8	7
Salek	Marsh	7	11

Nous désignons : Shibl, Salek, Tayar el Nil.

CINQUIEME COURSE

THE CLUB CUP. — Pour poneys arabes de 1ère classe ou ayant gagné 5 courses.— Distance Tour de piste. — Prix L. E. 400 et une coupe.

Narcisse	Stefano	9	0
Gamaal	Marsh	8	12
Eclair	Maiden	8	6
Audax	Deforge	8	2
Bawam	Allemand	8	2
Criterion	Lister	8	2
Nuage II	Sharpe	8	2
Faris Agib	Gibson	7	13
Tourbillon	Andrea	7	5
Grenadier	Garcia	7	4
Tohama	Lepinte	7	2
Fairhat	Luby	7	0
Fifi Noiseau	Robertson	7	0

Nous désignons : Grenadier, Toubillon, Audax.

SIXIEME COURSE

THE WARWICK HANDICAP. — Pour chevaux de pur sang de Div. II. — Dist. 6 furlongs. — Prix L. E. 150.

Eudaemon	P. D.	9	12
Tel Asur	Marsh	8	13
Mayno	Garcia	8	10
Ponte	Lister	8	4
Albanie	Deforge	7	13
Snow Queen	Barnes	7	10
The Old Facourite	Luby	7	10
Petite Ida	Lepinte	7	8
Sea Rover	Lepinte	7	8
Earning	X	7	0

Nous désignons : Mayno, Tel Asur, Ponte.

SEPTIEME COURSE

THE CAMP CESAR STAKES — Pour chevaux arabes de 3ème classe. — Distance Tour de piste. — Prix L. E. 100.

Le Cid	Simper	9	7
Sauveur	Andrea	9	3
Yatagan	Garcia	9	3
Pasha	P. D.	9	3
Negro	Allemand	9	2
Charlot	P. D.	8	13
Embarak	Deforge	8	7
Chiquito	P. D.	8	3

Nous désignons : Negro, Le Cid, Embarak.

Echos

Pour ne pas confondre

Flambard vient de s'établir. Il a acheté un fonds de charcuterie, et sur la boutique qu'il a fait repeindres.

Son nom se détache en grosses lettres jaunes : « Flambard frère ».

— Pourquoi as-tu fait mettre « frère » ? lui demande-t-on....

— Parce que je ne veux pas être confondu avec ma sœur qui est charcutière aussi...

***

Du tac au tac.

Une actrice aux formes athlétiques voyant Mlle Jenny Vertpré, qui était petite et toute mignonne, dit, assez haut pour être entendue :

— Mais c'est à peine si elle a quatre pieds.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit la spirituelle comédienne, mais vous en avez un qui en vaut quatre.

MONDANITÉS

(*suite de la page 9*)

Vendredi, 11 avril, l'Association des Pharmaciens d'Egypte a donné un thé au Continental-Savoy en l'honneur du pharmacien sénateur Mohamed Abdel Latif bey. Sucessivement Ayoub Eff. Farag, Mtre Loutfi bey Gomaa et M. Hazbonne, délégué des pharmaciens de Tantah, prirent la parole. Mohamed Abdel Latif bey répondit ensuite, et M. Léon Hébert, président de l'Association des Pharmaciens, termina la séance par une allocution très applaudie.

* * *

Mr le Dr. et Mme Oscar Stross ont donné chez eux, lundi dernier, une après midi musicale avec Causerie illustrée sur la musique Russe, de l'école russe de Glinka à Strawinsky, par Mme Sacopoulo.

Accompagnée par Mme Sacopoulo, Mme Michel chanta "L'Etoilé polaire» de Glinka, «La Vie pour le Tsar„ du même auteur et la "Femme du Conscrit„ de Rachmaninoff. Mlle Lila Lévy joua au piano avec un grand brio le curieux «Islamey» de Balakireff.

Accompagnée au piano par la très distinguée pianiste Mme Stross, Mme Sarasin-Descher chanta avec charme «La Rose et le Rossignol„ de Rimsky-Korsakoff, «Les larmes» de Gretchaninoff et "Triste est la Steppe» de même auteur, et fut chaleureusement applaudie.

A. M. Sapoudzakis, accompagné par le prof. Lontos, échut la lourde tâche d'interpréter la musique de Moussorgsky, compositeur de génie, mais dont les œuvres sont d'une exécution hérissée de difficultés. M. Sapoundzakis mérite tous les éloges pour avoir rendu avec toutes leurs nuances trois chansons de rythmes totalement opposés et qu'il chanta avec infiniment de charme, de sentiment et de brio: «O! mon étoile!» «Gopal» et l'adorable «Berceuse» tirée des Chants et Danses de la Mort du grand compositeur. Le public fit une ovation au jeune ténor et à son excellent accompagnateur.

* * *

Mercredi soir le récital de chant donné par Mme Lucien Sciuto à la Rotonde Groppi avait attiré un public très nombreux et très élégant. M. le Ministre d'Italie et Mme Cantalupo assistaient à ce beau concert, ainsi que M. Toni, de la Légation d'Italie, M. le Consul d'Italie, M. et Mme Aslan pacha Cattaoui, l'Emir Lutfallah, ainsi que d'autres personnalités de la colonie italienne et de la communauté juive du Caire. La presse était également représentée par plusieurs de ses membres.

Mme Sciuto a déjà donné plusieurs concerts au Caire et son talent de cantatrice y est fort apprécié: elle avait composé un magnifique programme comprenant des œuvres



Mme Lucien Sciuto.

de Schubert, Wagner, Duparc, Pratella, Reynaldo Hahn, Rachmaninoff, Hue, Debussy, Mozart et trois compositeurs hébraiques: J. Egel. S. Rosowsky et Leo Low. Le succès de Mme Sciuto fut très grand et de splendides corbeilles de fleurs lui furent offertes en hommage d'admiration à la fin du concert.

Au piano, le charmant pianiste Mario Antolini, accompagna Mme Sciuto avec infiniment de talent et de délicatesse.

* * *

Mme Lorgeou, femme de M. le Consul de France au Caire a visité l'Ecole Jeanne d'Arc au Daher et a pris ensuite le thé avec son éminente directrice Mlle Corfmat. Les élèves du cours des travaux manuels offrirent de jolis ouvrages de broderie à Mme Lorgeou, qui exprima toute sa satisfaction sur la parfaite organisation de cette importante école française.

* * *

Le Cercle Al Diaffa, toujours prêt à donner son appui aux manifestations artistiques, avait réuni une assistance nombreuse mardi dernier, à 6 heures du soir, pour fêter Mlle Sisi Parvis, et son éminent accompagnateur le prof. U. Valentino, que nous eûmes le plaisir d'entendre et d'applaudir dans des œuvres de Sgambati et de Martucci, qu'il interpréta avec délicatesse et une impeccable technique.

Mlle Parvis chanta en italien et en français des romances et des œuvres musicales, classiques et modernes de Pergolesi, Scarletti, Schubert, Grieg, Di Donata, Debussy, Zandonai, et Respigli, et l'assistance ne lui marchanda pas les applaudissements pour l'agrément de son chant. Plusieurs gerbes de fleurs furent offertes à la gracieuse jeune fille en remerciement de cette agréable heure de musique.

* * *

Le grand concert symphonique de musique Sacrée qui a eu lieu dimanche 13 avril au Théâtre Royal de l'Opéra, méritait mieux que le nombre si restreint des auditeurs remplissant à peine un tiers des fauteuils confortables du théâtre national.

Le Mo F. Cantoni s'était donné une peine inouïe pour organiser ce concert monstre, où prirent part un orchestre de 100 musiciens choisis parmi les meilleurs du Caire, et d'innombrables choristes du choral «Dopolavro Italiano». On frémit en pensant ce que durent être la difficulté des répétitions de ces admirables œuvres musicales telles que le «Stabat» de Pergolesi, «Agnus Dei» de Mozart, «Salve Regina» d'Anton Rufo Canotti, sans compter l'admirable «Rédemption„ de César Franck et «L'Enchantement du Vendredi Saint», du Parsifal de Wagner, une des plus merveilleuses pages musicales qui existent dans le domaine de la musique.

Mme Nuesch Berger rendit avec un art exquis et d'une voix aux notes graves et harmonieuses les beaux chants religieux où son talent de cantatrice est entièrement à l'aise. Elle fut tout particulièrement impressionnante dans la grandiose page religieuse de Haendel, et toute l'assistance lui fit une ovation bien méritée.

Mentionnons M. E. Bonsignore fort bien, chantant dans le solo du «Salve Regina», et Mlle R. Ely qui joua très agréablement de l'harmonium accompagnée en sourdine par l'orchestre.



par M. Nadaud et M. Pelletier

Un préfet sur le Ballast

Un Crime politique

Le 13 janvier 1886, vers 6 h. 30 du soir, un voyageur élégant montait sans hâte l'un des escaliers conduisant à la salle des pas-perdus de la gare Saint-Lazare. Il circulait avec une aisance d'habitué, n'étant d'ailleurs encombré d'aucun bagage, si ce n'est d'une couverture de voyage à carreaux rouges.

Sans prendre de billet aux guichets, il se dirigea vers les quais et, pour y pénétrer, exhiba à l'employé une carte que celui-ci distrait, n'examina même pas.

Il gagna ensuite l'express de 6 h. 55 pour Cherbourg, via Mantes et Evreux. Il s'installa dans un compartiment de première et sortit des poches de sa pelisse des journaux de toutes le nuances politiques, s'attachant seulement aux articles des divers *leaders* sur le grand événement du jour, les premiers actes du nouveau ministère Freycinet-Boulanger-Sarrien.

Quelques minutes avant le départ du train, un contrôleur se présenta. Il prit une attitude déférente quand le voyageur lui montra une carte de circulation au nom de M. Barrême, préfet de l'Eure. A ce moment, celui-ci parlait amicalement avec un autre voyageur assis en face de lui, et qui tendit un billet aller et retour pour Mantes. Aucune autre personne n'était près d'eux.

A peu près au même moment, deux hommes de mise modeste, qui pouvaient être âgés de 35 et 50 ans, s'adressèrent au poinçonneur des billets :

— Avez-vous vu passer M. Barrême, le préfet de l'Eure ? Nous savons qu'il doit prendre le train de 6 h. 55. Est-il déjà installé dans son wagon ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne le connais pas. Mais vous avez encore le temps de prendre un billet de quai et de vous en rendre compte vous-même... »

L'un des deux inconnus suivit le conseil tandis que l'autre repartait. Quelques minutes plus tard, en remettant son ticket, il remercia l'employé :

— J'ai pu joindre M. Barrême au moment où le train s'ébranlait..

...Maisons-Laffitte était alors une petite bourgade, l'hippodrome qui lui donne maintenant son animation n'existait pas; la gare n'était qu'une halte où s'arrêtaient les trains omnibus.

A 9 heures, ce soir-là, le chef de gare attendait le passage d'un train de marchandises qui devait brûler la station, pour s'arrêter seulement à Mantes. Le chef de ce train, en l'apercevant, sortit à demi le corps de son fourgon, et, la face congestionnée, les yeux hagards, hurla quelques mots qui se perdirent dans le fracas des wagons. Inquiet, le chef de gare pressentant quelque incident grave, envoya aussitôt un de ses seconds, nommé Morin, en reconnaissance sur la voie.

A cinq cents mètres de Maisons-Laffite, dans la direction de Paris, la ligne enjambe la Seine sur deux ponts, séparés par une île. Morin, à la lueur de sa lanterne, aperçut sur le plus éloigné des ponts, entre les deux voies, un cadavre ensanglanté. Terrifié, il retourna aussitôt à Maisons, alerta le chef de la gare, et tous deux, portant une civière, retournèrent auprès de la sinistre dépouille.

Cette fois, le corps fut soigneusement examiné. Il était vêtu d'une pelisse de loutre noire. Le bras droit était replié sous le corps; les jambes étaient un peu croisées, le pantalon, relevé, découvrait les mollets. La tête était nue, mais à moitié cachée par un mouchoir à rayures bleues, bandant les yeux, marqué V. Deux blessures étaient apparentes, l'une à la tempe gauche, l'autre à l'occiput. Le cadavre, encore tiède, fut laissé provisoirement dans la salle des bagages de la gare, et les employés s'empressèrent de prévenir l'adjoint au maire, la gendarmerie et un médecin, le docteur Lick.

Quand ces diverses personnes furent réunies, on fouilla la victime. Dans ses poches on trouva une carte de circulation sur la Compagnie de l'Ouest, au nom de M. Barrême, préfet de l'Eure, et une enveloppe dont le coin était déchiré, contenant 535 fr. 35. Aucun bijou, si ce n'est sa montre, ne manquait au malheureux préfet.

Le médecin sonda rapidement les blessures et constata que la mort, vraisemblablement instantanée, avait été causée par une balle de revolver tirée à bout portant dans la tempe gauche. Quant à la plaie occipitale, elle était provoquée soit par la chute sur le ballast, soit par une courte lutte.

Pendant ce temps, on télégraphiait à Paris et à Evreux. Mais la nouvelle de l'attentat s'était répandue. M. Bidault, hôtelier, qui connaissait vaguement M. Barrême, demanda et obtint de garder le corps dans une de ses chambres. Chose étrange, et ce n'est pas la seule de cette affaire, personne ne veilla la victime.

Dans la journée du jeudi arrivèrent M. Foubert, chef du secrétariat particulier du ministre de l'Intérieur, qui repartit aussitôt prévenir Mme Barrême, à Evreux. Il fut suivi, quelques heures plus tard, du préfet de Seine-et-Oise. M. Laurens, du procureur de la République, M. Delegorgue, du juge d'instruction, M. Perron, et de M. Taylor, chef de la Sûreté.

Très lentement, l'enquête commença, mais il ne faut pas trop s'en étonner. La police n'opérait pas alors avec son actuelle célérité. En outre, un conflit d'attributions, comme il s'en produit si souvent, gênait les magistrats. L'affaire dépendait à la fois du parquet de Seine-et-Oise, de la Sûreté et de la police des chemins de fer !

Laissons provisoirement les enquêteurs à leur délicate mission et recherchons les antécédents de la victime.

UN PRÉFET DE VALEUR

M. Jules Barrême était né à Avignon le 25 avril 1839. Il fit de brillantes études et se destina au barreau, où son caractère, et un réel talent, le firent bientôt distinguer. Deux fois, il fut élu secrétaire de la Conférence des avocats. En 1866, il se fit inscrire au barreau de la Cour de cassation et du Conseil d'Etat, mais le succès de son cabinet ne répondit ni à ses espérances ni à sa valeur. Entre temps, il avait été secrétaire du comte Portalis, ce qui lui avait assuré des amitiés dans les milieux politiques.

En mai 1876, il se résigna à accepter la sous-préfecture de la Réole. Se résigner est le mot; à cette époque, la carrière préfectorale ne jouissait pas du prestige qu'elle détint depuis, et dans les familles conservatrices, comme celle de M. Barrême et de sa femme, cette nouvelle orientation pouvait surprendre, si ce n'est choquer.

Cédant à des instances pressantes, il démissionna en mai 1877.. pour reprendre à la fin de la même année, le secrétariat général de la Gironde. Bientôt, il fut nommé préfet des Deux-Sèvres, et en 1881, de l'Eure. A Evreux, sa civilité, sa bonté, lui avaient concilié tous les partis, et Mme Barrême l'aidait puissamment dans sa tâche, tâche délicate s'il en fut, dans une ville guindée comme Evreux à cette époque.

L'avancement rapide de M. Barrême n'a rien pour étonner si l'on songe à la pénurie de fonctionnaires, surtout de ceux d'une valeur comparable à la sienne, à ce moment, et le gouvernement avait, comme on le verra, toute confiance en lui.

Physiquement, M. Barrême était grand et distingué, s'exprimant avec une certaine préciosité. Sa mise était particulièrement soignée et, sacrifiant à la mode d'alors, il encadrait son visage régulier de favoris courts.

La ville d'Evreux tout entière s'associa au deuil de sa veuve et de ses deux enfants, et l'opinion publique se passionna pour la recherche de l'assassin. Elle y mit d'autant plus d'intérêt que l'enquête fut conduite mollement, et que la situation de la victime laissait prise à ces suppositions romanesques dont la foule est si friande.

Qu'on en juge : il fut aisé d'établir que le voyageur qui partageait son compartiment avait pris un billet aller et retour pour Mantes, No 20.771. Cet individu descendit à Mantes, où l'on retrouva la moitié de son billet. Dans cette ville, il existait deux gares ; Mantes-embranchement, et une halte peu fréquentée, Mantes-station, où s'arrêtent seuls les trains omnibus.

Le quai d'embarquement de Mantes-station se trouvait dans une tranchée où l'on accédait par un escalier de bois qui se terminait par un abri très obscur. Le mercredi 13, au moment où le train pour Paris de 9 h. 5 du soir allait s'ébranler, le chef de gare aperçut un homme qui bondit de cette retraite en se cachant la figure. Il remit un retour de première classe et s'installa dans un compartiment vide.

Une heure avant, deux jeunes domestiques qui faisaient une commission avenue de la République, à Mantes, aperçurent un individu qui paraissait inquiet et qui déposa sur le trottoir un paquet volumineux, puis s'enfuit. Le paquet n'était autre que la couverture de M. Barrême.

Aucun doute n'est possible, et là-dessus, toutes les hypothèses convergent : les deux jeunes filles, le chef de gare avaient bien aperçu l'assassin... Il ne restait plus qu'à l'identifier.

POURQUOI CE CRIME ?

On n'y parvint jamais, tout au moins officiellement, de même qu'on ne sut jamais qui avait demandé le préfet à la gare Saint-Lazare. Rien n'a jamais prouvé, d'ailleurs, qu'il y eût corrélation entre cette démarche et l'assassin.

Les magistrats pensèrent tout d'abord que M. Barrême avait été tué par un *bonneteur* un de ces joueurs clandestins qui infestaient alors les trains. L'opinion publique n'adopta pas cette version étrange. Un bonneteur aurait eu le vol pour mobile ; or M. Barrême avait été retrouvé possédant encore 535 francs, et l'on ne voit pas un préfet devisant amicalement avec un de ces individus.

Ensuite, on crut à la vengeance d'un fonctionnaire révoqué. L'hypothèse était plus habile, et précisément, quelques jours après le crime, le *Figaro* publia une lettre anonyme qui constituait un commencement de preuve. Preuve bien fragile. Un exalté n'aurait pas accompli son crime avec tant de sang-froid, et M. Barrême aurait évité la présence d'un de ses subordonnés dont il eût gardé un mauvais souvenir.

Fait plus curieux encore. Quand on enquêta à la préfecture d'Evreux, on trouva la cheminée du cabinet de M. Barrême remplie de cendres de papier. Mme Barrême et le secrétaire général, M. Girod, expliquèrent que, pour faciliter la tâche des magistrats, ils avaient fait un premier tri des dossiers de la victime, et détruit quantité de paperasses inutiles.

Fallait-il y voir la vengeance d'un mari outragé ? Mme Barrême affirma que son mari n'avait aucune liaison clandestine, et elle en donna pour preuve qu'elle décachetait toujours les lettres, même personnelles de son mari. D'ailleurs, rien ne vint infirmer la conviction de Mme Barrême. Alors ?..

Le public, surexcité par les événements politiques qui se succédaient pendant l'année 1886, n'hésita pas, lui. Il avait l'impression qu'on cherchait à égarer l'opinion sur des pistes puériles. L'instruction languissait, présentait d'étranges lacunes. Au lieu d'avancer à grands pas, elle semblait frappée d'ataxie.

Un préfet avait été assassiné sans qu'il fût volé ! Plus de doute, on se trouvait en présence d'une disparition « par ordre », d'un crime politique ou policier...

Le Sourire de Socrate.

L'affaire Barrême nous mène devant l'un des problèmes posés par les Morts Mystérieuses. Sitôt que la victime occupe quelque situation officielle, l'opinion publique se prononce pour un assassinat politique, ou, ce qui revient au même, pour un crime commis par la police à l'instigation des pouvoirs publics.

Que faut-il penser de cette hypothèse ?..

Pour notre part, nous avons une opinion catégorique à ce sujet : *Le meurtre politique ou policier n'existe pas.*

Cette conviction ne nous est pas dictée par un sentiment vague, une impression, le souci de ménager quelque puissance ténébreuse ou occulte. Elle est la résultante de longues observations et de déductions basées sur un examen minutieux, mais impartial, des faits.

Notre enquête n'est pas une affabulation romanesque où l'effet recherché doit passer avant la vérité. Nous tenons avant tout à être exacts et à refaire, en quelque sorte, l'instruction avec toute l'objectivité et le scrupule d'un juge.

Sous l'ancien régime, il n'y eut pas d'assassinat politique, pour la raison bien simple que le roi avait tout pouvoir de se débarrasser au grand jour de ses ennemis qu'il confondait avec ceux de l'Etat.

Un gouvernement fort trouve toujours des tribunaux pour les condamner. Soit des tribunaux réguliers, parlements, tribunal révolutionnaire, soit des tribunaux d'exception, chambres de l'Arsenal, chambres ardentes, commissions spéciales de François Ier., commissions militaires de Fouché, commissions mixtes du Second Empire...

Un Semblançay, un Jacques Cœur, un Fouquet, furent supprimés ou mis hors d'état de nuire sans que les formes judiciaires aient été violées. Fouché se débarrassa peut-être de quelques chefs vendéens dans des guet-apens obscurs, mais les preuves font défaut et le duc d'Otrante a bon dos !

La situation a-t-elle changé sous la troisième République, que ce soit en 1886, date de l'affaire Barrême, ou de nos jours ?...

Première réponse, évidemment banale, mais qui est l'expression du bon sens : Si l'on commettait des crimes de ce genre, *on le saurait.*

Un ministre ayant intérêt, pour le bien de l'Etat, à faire disparaître un individu gênant ou dangereux pour le régime, donnerait à l'un de ses subordonnés l'ordre de le supprimer ? C'est bien mal connaître des fonctionnaires français. Ecartons d'abord l'objection qui vient immédiatement à l'esprit : où trouverait-on les individus capables d'une pareille besogne ? Serait-ce dans les cadres d'une administration ayant de vieilles traditons de loyauté et où l'honnêteté est poussée jusqu'au scrupule ? Admettons même que de telles canailles existent. Un fonctionnaire ne déplace pas un meuble sans une autorisation écrite, transmise par la voie hiérarchique... et il tuerait sur un ordre verbal !

Or les ministres se succèdent... ils ne se ressemblent pas. Quelle arme prodigieuse posséderait un homme qui pourrait affirmer : « M. X..., ministre, m'a fait tuer, par ordre, M. Y... » ? Non seulement il serait certain de l'impunité, mais envisage-t-on combien il pourrait monnayer un pareil secret, soit au sein de son administration, soit chez les ennemis du régime ? Une telle affaire ne pourrait pas s'élaborer sans pièces écrites, Le ministre serait à la merci d'une indiscrétion, d'un vol, d'un changement de ministère ou d'orientation politique,

Les policiers sont avant tout des fonctionnaires, ce que l'on oublie trop souvent. Le directeur de la Sûreté générale, le préfet de police qui donneraient de tels ordres, seraient liés, pieds et poings, par celui-là même qui devrait les exécuter, d'autant plus qu'il serait vain de faire appel à la loyauté, à la discrétion, au dévouement d'un individu capable d'une pareille besogne.

On le voit donc, si les crimes politiques ou policiers ont une place marquée dans les romans, si Balzac ne les a pas dédaignés, ils sont impossibles dans la réalité. Ils seront donc inconnus des auteurs de cette enquête, qui veulent, avant tout, être véridiques.

Mais ceci ne veut pas dire que l'affaire Barrême en soit éclaircie, ni que notre enquête fût facilitée. Nous avons dû, pour une fois uniquement, nous appuyer sur les collections des journaux et des revues de l'époque, et sur des témoignages de contemporains. Il nous a été impossible d'utiliser cette mine précieuse de documents qui s'appelle les archives de la préfecture de police... et voici pourquoi.

Dans les tragiques journées d'août et de septembre 1914, quand la situation devenait tragique, M. Hennion était alors préfet de police d'une prudence qu'on peut juger excessive, il fit brûler tous les dossier ayant rapport à l'espionnage et aux sujets allemands Dans le désarroi, une foule d'autres documents disparurent, brûlés eux aussi. Il paraît que l'enquête sur l'affaire Barrême suivit ce sort.

Nous n'en doutons pas, mais il est certain que cette destruction faite sans méthode, sans bordereau, permet mantenant de couvrir toutes les irrégularités d'archives. Avouons que l'incendie de septembre 1914, suffirait à expliquer, si besoin fait, toute disparition de dossiers, et qu'il pourrait être le «tarte la crême» d'archivistes peu consciencieux ou trop discrets. Mais revenons à l'affaire Barrême.

PISTES FANTOMES !

Quelques jours après le crime, on annonçait une arrestation. Un certain Dubois, courtier en engrais pour une fabrique d'Ivry visitait deux fois par mois le marché de Pontoise. Un ouvrier maçon, Oudin, affirma que Dubois étant un peu «gai», lui avait avoué qu'il avait tué Barrême, sans raison.

Dubois fut incarcéré deux jours, on perquisitionna chez lui, on arrêta sa compagne. Enfin, la justice reconnut (un peu tard peut-être) qu'Oudin était un demi-fou que personne ne prenait au sérieux. Dubois fournit un alibi aisément vérifiable et on le relâcha enfin...

Un mois après, sur la dénonciation d'une lettre anonyme, on arrêtait un acteur du Théâtre des Menus-Plaisirs, depuis Théâtre Antoine. Il prouva aussitôt que le soir du crime il jouait à son théâtre un rôle de gendarme ! V... fut relaxé, et il lui fut facile de démontrer que, bien qu'ayant son initiale, le mouchoir trouvé sur le cadavre ne lui appartenait pas.

Deux ans plus tard, M. Goron, chef de la Sûreté reçut un télégramme de Saint-Vincent du Cap-Vert. Un moine lui annonçait qu'il venait de recevoir la confession *in extremis* de l'assassin de M. Barrême. Son pénitent lui avait donné mission, aussitôt qu'il aurait succombé, de divulguer le secret. Grand émoi à la Sûreté ! Mais M. Goron câbla. Aucun moine répondant au nom donné par la dépêche n'existait à Saint-Vincent. Aucun passager n'y était mort, alors que l'assassin aurait été, disait le message, débarqué mourant d'un paquebot. C'était donc une simple mystification, ou une tentative pour égarer la justice.

VERS LA LUMIÈRE

Bien entendu, les enquêteurs reconstituèrent l'emploi du temps de M. Barrême, pendant sa dernière journée passée à Paris. Il était resté presque tout l'après-midi au ministère de l'intérieur, apparemment pour recevoir les instructions gouvernementales relativement à une élection qui allait avoir lieu dans l'Eure.

Et si cette longue visite allait donner la clé de l'énigme ? En 1886, on insinua, on affirma ensuite que M. Barrême s'était penché, ce jour, sous «le sourire de Socrate». On ne le démentit jamais d'une façon péremptoire. *Le sourire de Socrate?* Une amusante expression, et qui s'explique de la façon suivante.

Le régime, en 1886, n'avait pas les assises qu'il possède maintenant, et la République, aux yeux de beaucoup, paraissait chancelante. Le ministère comptait des ennemis décidés et agissants en Normandie. Il était donc de la plus haute importance pour M. Barrême que l'élection de l'Eure fût républicaine. Nous commençons à nous faire comprendre ? Dans un des bureaux du cabinet ministériel, il y avait un coffre-fort... sur ce coffre-fort.., une statue de Socrate... dans le coffre-fort... les fonds secrets.

Pour tout dire, il ne fut jamais démenti que, le 13 janvier, M. Barrême avait touché 20.000 francs afin de préparer l'élection prochaine. Jamais on ne retrouva trace de cette somme. Il est donc tout à fait probable, pour ne pas dire certain, que l'assassin était au courant de ce versement.

Or, qui pouvait le savoir ? Le ministre et son cabinet, exclusivement. Le ministre, M. Sarrien, homme intègre, était et reste toujours au-dessus de tout soupçon. Et son entourage ? On cita des noms, en particulier celui d'une personne intimement mêlée aux débuts de l'enquête, mais puisqu'il n'y eut aucune poursuite d'engagée et que nous n'apportons pas de preuves, c'est un devoir pour nous de ne pas la nommer.

Pourtant, ne verra-t-on pas une coïncidence troublante dans le fait suivant ? L'année qui suivit, l'individu soupçonné fit un long voyage à l'étranger. Il revint en France, mais au lieu de postuler un emploi que sa situation antérieure lui aurait fait accorder, il abandonna toute vie publique. Il se cacha même des hommes.

Cinq ans plus tard, on retrouve seulement sa trace. Il s'est terré comme un ermite dans un des coins les plus sauvages de la côté bretonne, vivant une existence solitaire qui, par son ascétisme, étonne ses voisins. Il s'est marié pourtant; mais lui, qui appartenait à la meilleure bourgeoisie, choisit pour épouse une fille de pêcheur très simple, pour ne pas dire plus. Avant tout, il veut se faire oublier. Et son signalement correspond à celui du mystérieux voyageur avec qui l'on vit M. Barrême pour la dernière fois...

Qu'en conclure ?

Nous ne concluerons pas, puisque la justice ne crut pas devoir le faire. Elle avait sans doute des raisons que nous aurions trouvées péremptoires sans la malencontreuse disparition du dossier en septembre 1915.

En tout cas, M. Barrême, malgré les efforts de sa veuve et de tous ses amis, ne fut jamais vengé, Socrate, le sage auquel tant d'hommes durent leur consolation, avait, pour une fois porté malheur à un honnête homme.

— FIN —

L'AGE DU MARIAGE.

On croit généralement que le mariage dès l'âge nubile est l'apanage des peuples orientaux. Aussi n'est-ce pas sans une certaine stupéfaction que beaucoup de Français ont appris que la Chambre des Lords a voté un projet de loi élevant à 16 ans l'âge légal pour contracter mariage en Angleterre.

Cet âge était, en effet, fixé jusqu'à ce jour à 14 ans pour les garçons et 12 ans pour les filles...

Hâtons-nous de dire que les intéressés étaient rares qui usaient du «bénéfice» d'une loi aussi extraordinaire.

Cependant, au cours des douze dernières années, on a enregistré en Grande-Bretagne 312 mariages contractés par des adolescents âgés de 15 ans, 28 par des enfants de 14 ans et 5 de 13 ans.

Et le plus étonnant est qu'une loi, aussi désuète ait pu survivre jusqu'en l'année 1929....

Il est vrai que l'Angleterre a la spécialité de ne jamais abroger, autant que possible, ses vieilles lois. A propos de mariage, il en est une, par exemple, qui date de 1670 et que l'on pourrait encore mettre en vigueur si on le voulait. Elle est ainsi conçue :

« Toute femme de n'importe quel âge, rang, profession ou degré, qu'elle soit vierge, fille ou veuve, qui en aura imposé aux sujets mâles de Sa Majesté, les séduisant au mariage au moyen de parfums, peintures, cosmétiques, lavages, fausses dents ou faux cheveux, laine d'Espagne, corsets d'acier, cerceaux ou paniers, hauts talons ou fausses hanches, encourra les châtiments que la loi réserve en ce moment aux actes de sorcellerie, de maléfice et autres forfaits et, après condamnation, le mariage sera tenu pour nul et non avenu. »

Avouez qu'aujourd'hui toutes les femmes devraient être condamnées !

Pour en revenir à l'âge légal du mariage, voici, dans les divers pays d'Europe, le minimum fixé par les lois :

	Hommes	Femmes
Allemagne	18 ans	14 ans
Autriche	14 ans	14 ans
Espagne	14 ans	12 ans
Grèce	id.	id.
Hongrie (pour les orthodoxes et les catholiques)	id.	id.
Hongrie, protestants . .	18 ans	15 ans
France	id.	id.
Belgique	id.	id.
Italie	id.	id.
Portugal	14 ans	12 ans
Roumanie	18 ans	16 ans
Suisse (varie suivant les cantons)	14 à 20	12 à 17

L'invasion des sauterelles et ses méfaits

L'invasion des sauterelles continue sans qu'on ait pu encore empêcher de façon radicale leurs méfaits. Mais grâce aux dispositions prises par le gouvernement il y a lieu d'espérer qu'on en arrivera à bout sans que les dégâts soient trop considérables.

La nuée la plus dense que l'on ait aperçu dans le désert durant l'invasion actuelle a atteint une longueur de 160 kms. et une largeur de 78 kilomètres.

Un européen a adressé ces jours derniers au ministère de l'agriculture une proposition tendant à l'emploi du gaz pauvre dans les opérations de lutte contre les sauterelles au moyen d'avions qui jetteraient ce gaz sur les insectes à leur entrée dans les frontières égyptiennes. Cette suggestion est à l'examen.



Un appareil lance-flammes en plein fonctionnement, destiné à détruire les dangereux orthoptères



A Guiseh les habitants protègent par tous moyens leurs jardins contre l'invasion des sauterelles

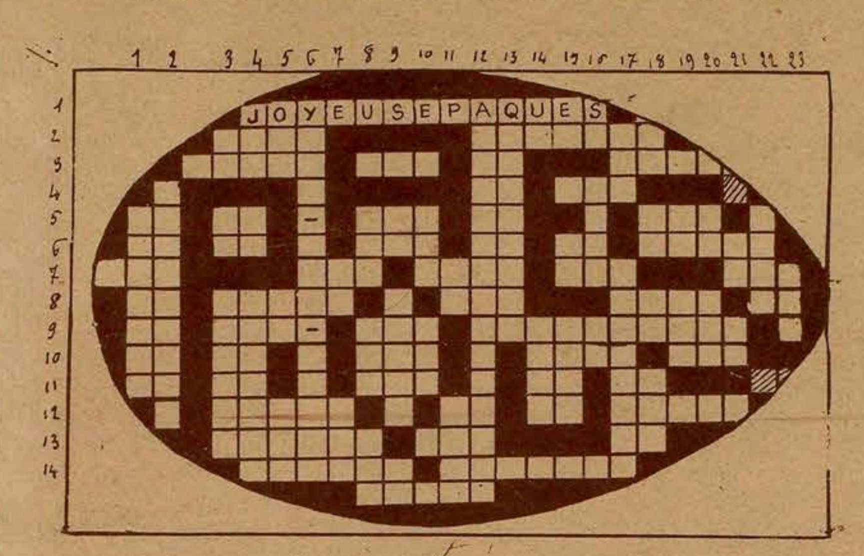
A gauche:
Aspect d'un arbre envahi par une légion de sauterelles.

A droite:
L'appareil lance-flammes tel qu'on le voit au laboratoire.

Les Distractions du Dimanche

NOS CONCOURS

Problème de Mots Croisés, proposé par Mlle. Isabelle Caram.



VERTICALEMENT

1. Entendez-vous leurs carillons? elles semblent crier: Alleluia!..
2. Nom d'une délicieuse artiste française qui fut très applaudie au Kursaal cet hiver.
3. Chef lieu du département de la Manche - Lettre grecque - Triumvir avec Antoine et Octave.
4. Divertissement - Dans - Rames d'embarcation.
5. Ornement en forme d'œuf - Adjectif posssesif - Anagramme d'un département français.
6. Fleuve de la Chine né dans le Tibet
7. Partie dure qui forme la charpente du corps - Diminua par le frottement.
8. Interjection exprimant la menace, l'indignation - On dit que le... du hibou porte malheur - Ville du Pérou.
9. Dans le jeu de carte - Sans elle nous n'aurions pas d'œufs colorés à Pâques. - Démonstratif renversé.
10. Lisez ce mot à rebours, vous aurez le nom d'un des fils de Noé - Trois lettres de "sabre".
11. Personne sincère et dévouée (2 premières lettres) - Cheville plate. qui sert à maitenir les roues
12. Qui répare les pertes.
13. Ville du Mexique (l'empereur Maximilien y fut fusillé 19 juin 1867)
14. Lu, renversé - fleuve de Suède.
15. Article arabe - mesure chinoise - Mesdemoiselles, si vous n'avez pas de dot perdez l'espoir de trouver un..
16. Avec ces deux lettres on renverserait le monde - quelle joie de le colorer pour Pâques! - préfixe latin qui signifie : à, vers...
17. Ecorce du chêne - affaiblissement causé par la vieillesse.
18. Deux lettres de encore - dieu égyptien - "Il" dans le langage des nègres - Ville de l'Amérique du Sud jadis célèbre par la fabrication de ses poteries.
19. Deux lettres de "ové" - pronom personnel masc. pluriel.
20. Renversez ces deux lettres, vous aurez un participe gai - Roi d'Israël.
21. Initiales de l'auteur de ce problème - LES (sans la tête).
22. P rti, coterie.
23. Cap d'Afrique, sur la Méd terran e

HORIZONTALEMENT

1. Un souhait aux aimables lecteurs et aux gentilles lectrices d' "Images".
2. Haussa - Défaut absolu de talent.
3. Ancienne capitale de la Normandie - Mois joyeux - Règle plate d'architecte - Mère de la Ste. Vierge
4. Terminaison de verbe — La sagesse est un... du St. Esprit.
5. Ca - Ile, solitude d'Henri Beraud - Mot anglais qui veut dire "Jambon" - Chef d'état.
6. Tête et queue de "leur" - pronom indéfini - Hardi - Conjonction - Connu (Livre) - Les poissons de ce mois ne sont pas toujours agréables.
7. Tranquille - bruit - coupa avec la sape - arbres conifères - sorte de voiture cabriolet.
8. Démonstratif - Morceaux de métal plats et très minces - Vaste amas d'eau salée - prophète hébreux - Négation anglaise.
9. La 8ème. et la 2ème lettre de l'alphabet - prénom féminin - instrument de musique - poète et prosateur provençal, un des restaurateurs du félibrige (1818-1891).
10. Deux voyelles jumelles - lettre grecque - chemin bordé de maisons... - Nom de deux synanthérées du Chili dont les graines fournissent une huile siccative employée dans la savonnerie (sans voyelle finale) - Tamis de crins.
11. Initiales d'une championne de tennis française - terminaison de verbe - pronom personnel pluriel - Aimer finit ainsi - Mesure chinoise.
12. Nom allemand du Danube - Conjonction - cri de douleur - fils de Dédale.
13. Six lettres de "insomnie" - a de la hardiesse - adjectif possessif.
14. Doué de perspicacité - D'un orgueil majestueux.
15. Un boxeur doit avoir des bras d'...

Conditions du Concours.

Les réponses doivent nous parvenir au plus tard le 30 courant avant midi et contenir 10 Mill. de timbres pour frais. Y joindre le bon ci-dessous et adresser le tout à "Images-Concours", Kasr-El-Doubara P. O. Parmi les réponses exactes obtenues, un tirage au sort décidera des gagnants.

Prix offerts :

1er Prix: Un litre d'Eau de Cologne luxe.
2ème „ Un flacon lotion Houbigant.
3ème „ Une boîte de poudre Houbigant.
4ème „ Un vaporisateur décoré.
5ème „ Une paire de gants pour bain.
6ème „ Une boîte contenant 3 pièces de savon pour bain.

Bon pour prendre part à notre concours de Mots Croisés.

S. M. le Roi inaugure l'Exposition du Printemps.

S.M. le Roi a inauguré samedi 12 avril l'Exposition des roses de Printemps, au parc de la Société d'Agriculture à Ghézireh, sur le terrain de la Société d'Horticulture.

Sa Majesté a été reçue à l'entrée du pavillon par les ministres, S. E. Adly pacha Yeghen, président du Sénat, Wissa Wassef bey, président de la Chambre, les dignitaires du Palais, Mahmoud Sidky pacha, gouverneur du Caire, Russell pacha, commandant de la Police, etc. Parmi les personnalités du corps diplomatique : Lady Loraine, M. et Mme Gunther-Mott, M. et Mme van Sthorer, etc.

Le souverain passe en revue les différentes variétés de fleurs à l'exposition du Printemps. A sa gauche M. Hyume, Mohamed Safouat pacha, Mahmoud Nokrachi bey et Fouad Abbaza bey.

S. M. le Roi examine quelques variétés d'orthoptères, enfermées dans une vitrine, à l'exposition des fleurs.

Sa Majesté pendant sa visite à la section des insectes. A sa droite Mohamed Safouat pacha, ministre de l'Agriculture et, derrière lui, Mahmoud Fahmy el Nokrachy bey, ministre des Communications. A la droite de la photo Saïd Zulficar pacha.



On sait que le bachchaouiche Fahmy Ibrahim accompagnant la délégation égyptienne à Londres, y est devenu populaire. Le voici causant amicalement avec un agent britannique.

LA DÉLÉGATION ÉGYPTIENNE A LONDRES

Dans notre précédent numéro nous avons publié en première page la photo de la délégation égyptienne au Foreign Office à Londres tandis que M. Henderson, ministre des Affaires Etrangères britannique, prononçait son discours inaugural. Voici aujourd'hui Moustapha Nahas pacha en train de prononcer son discours que suit attentivement l'auditoire.